

# Le Samedi

VOL. IV - NO. 34

MONTREAL, 28 JANVIER 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

LE CALENDRIER DU. *SAMEDI*



JANVIER.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 JANVIER 1893.



Une livre de guérison devrait constituer un bon remède.

Il y en a qui partent pour le ciel si tard qu'ils restent à la quarantaine.

Rien de mesquin comme le médecin. Il traite toujours aux dépens des autres.

La difficulté d'atteindre le sommet du volcan Ztacchiuati est bien prononcée.

Effacez toujours le prix sur le cadeau que vous envoyez, à moins qu'il ne soit très élevé.

En Afrique c'est bien plus difficile de convertir un natif au christianisme qu'à l'esclavage.

Un professeur disait à son élève : Prenez votre courage à deux mains et travaillez de l'autre.

"Le roi ne peut pas faire de mal" dit la constitution anglaise. C'est surtout vrai si le voisin a l'as.

Cri spontané de quatre chasseurs qui ont tiré ensemble sans succès sur le même gibier : — "Qui l'a manqué cette fois ?"

Il y a un temps pour jouer et un autre pour travailler, mais le joueur d'orgue de barbarie a les deux en même temps.

Si vous voulez acheter un cadeau à votre fils, ne demandez pas ce qu'il veut à moins que vous n'avez l'intention de le lui donner.

La femme qui a le meilleur mari du monde, infailliblement croit qu'il pourrait s'améliorer, si seulement il voulait... et ceci... et cela...

Un journal américain contient la nouvelle qu'un sportman a tué un oiseau qui avait quatre pattes. Nous croyons réellement que c'était un canard.

Si vous voulez acheter un cadeau à la belle de vos pensées, faites-le par versements hebdomadaires ; elle peut vous planter là quand bon lui semble.

## LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE



*Fondargent.* — Je préférerais voir mon fils boire du rhum que de fumer la cigarette.

*Fondor.* — Allons donc ! Au moins, il n'y a rien de démoralisateur dans le tabac.

*Fondargent.* — Alors, tu n'as jamais vu une image de cigarettes.

L'extrême froid a du bon. C'est la providence des fumeurs économes : Mettez-vous un cigare dans la bouche sans l'allumer, puis observez votre respiration. Vous êtes convaincu que vous fumez.

Théorie d'un jeune bambin touchant l'honnêteté de ses semblables :

"Parmi les petits garçons, il y en a qui sont plus honnêtes que les autres ; mais c'est très difficile à reconnaître. Le seul moyen de s'en assurer, c'est d'échapper par mégarde son canif, et celui qui arrive le dernier pour le prendre, c'est le plus honnête."

## LES ENGAGEMENTS A CHICAGO

*William.* — Tu vois cette femme qui parle au maire ? Eh ! bien, elle et moi sommes engagés.

*Dick.* — Je te crois que vous êtes engagés ; c'est ta femme !

*William.* — Je le sais ; nous sommes engagés à divorcer.

## A QUOI SERVENT LES ASSURANCES

*La mère.* — Non, je ne suis pas pour l'acheter un fusil ; la vie de nos voisins ne serait plus en sûreté.

*Fernand.* — Pourquoi qu'ils ne s'assurent pas.

## SATISFAITE DE SON SORT

*La tante.* — N'aimerais-tu pas être petit garçon ?

*Juliette.* — Non.

*La tante.* — Pourquoi donc ?

*Juliette.* — Parce que maman dit que je suis une mauvaise petite fille ; si j'étais petit garçon, je serais encore pire.

## Abondance de précautions inutiles



*Brisque.* — Allons-nous travailler ou non ? Tirons au sort.

*Atout.* — Comme tu voudras. Si c'est pile, nous ne travaillons pas.

*Brisque.* — C'est cela. Si c'est face, nous ne travaillerons pas non plus.

*Atout.* — Si c'est face, nous ne travaillerons pas naturellement ; mais si c'est autre chose, nous nous mettrons à l'ouvrage.

## LUNE A UN SEUL QUARTIER

*Lui.* — Croyez-vous que ça serait amusant de toujours entendre parler de l'homme dans la lune ?

*Elle.* — Oui, s'il était dans la lune de miel.

## LAPINS INSTRUITS

Quelques jeunes gens patient pour la chasse ; mais comme l'un d'eux est nouveau dans le sport, on lui recommande de garder le silence quand le gibier est en vue, pour ne pas lui donner l'envie de se sauver. Après quelques centaines de pas, un lapin se montre la tête. Aussitôt le novice lance un mot latin pour avertir ses compagnons. Mais le gibier est le premier à saisir le mot d'ordre et s'enfuit.

— Bon sang ! s'écrie le maladroit, qui aurait jamais cru que les lapins comprennent le latin !

## NOS FORCES NATIONALES



L'Infanterie montée.

## UNE BONNE AME

*Bouleau.* — Cette pauvre défunte Boisnoir était une bonne femme ; as-tu lu ce qu'elle a écrit quand elle a cessé de pouvoir parler ?

*Rouleau.* — Non ; qu'est ce que c'est ?

*Bouleau.* — Ça se lisait comme ceci : " Le bouton de ton faux col est dans le tiroir au fond à gauche ; ne cherche pas ton affreuse cravate verte, je l'ai brûlée."

## UN BILLET DE ROUTE

Ceci sort absolument du genre badin qui alimente le SAMEDI. Cependant cette charmante poésie, dont le fond est si sérieux, revêt des formes agréables qu'on lira avec plaisir. C'est la carte de Bonne Année des sœurs du Précieux Sang de St-Hyacinthe.

Vous êtes voyageurs, sans doute,  
Pèlerins pour le Paradis ;  
Acceptez ce BILLET DE ROUTE,  
Pour vos étreintes, chers amis.

Prenez... cette LIGNE très-sûre  
Mène directement au port ;  
Le NAVIRE porte une armure  
Plus forte même que la mort.

C'est une riche CARAVELLE  
Qui se nomme LA CHARITÉ...  
RESTEZ A BORD, car sa grande aile  
Nous mène à l'immortalité.

C'est la plus belle et la plus vaste,  
Et son vol est rapide et sûr :  
Jamais pour elle un jour néfaste,  
Dieu lui garde un ciel toujours pur :

L'immense MER qu'elle sillonne  
A des flots de pourpre et de feu ;  
Sa SOURCE est le Sang qui bouillonne  
En s'échappant du Cœur d'un Dieu.

Oh ! Venez tous prendre passage  
Sur le VAISSEAU qui porte au Ciel ;  
Chers bienfaiteurs, OUI, BON VOYAGE  
Au revoir au PORT éternel !

Comme Colomb sur l'Atlantique,  
(inglez, volez, heureux amis ;  
Vous trouverez pour AMÉRIQUE  
Le CONTINENT du Paradis !

## LE DANGER DES PIÈCES DE SALON



— Madame Léotard (dérégant). — Misérables ! Vils meurtriers ! Eh ! bien, soit ! Je suis prête à mourir !  
— Opportune (la nouvelle cuisinière, accourant soudainement). — Du courage, madame ; je viens de demander la police par le téléphone.

## MADAME ALBANI

Tout le monde connaît madame Albani, notre célèbre artiste canadienne, mais bien peu ont jamais su comment elle est arrivée à conquérir ce grand titre de cantatrice qui l'honore tant, elle et son cher Canada. Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt le récit qu'elle fait elle-même de son éducation musical. Laissons-lui la parole :

« Comment ai-je eu mes succès ? je ne crois pas pouvoir mieux répondre à cette question que par ces quatre mots : A force de travail ! Je puis considérer que mon éducation musicale a commencée alors que je n'avais que quatre ans ; et depuis ce temps jusqu'à l'âge de dix sept ans, j'ai dû travailler bien fort et d'un travail continu. Naturellement ce n'était qu'un travail préparatoire à celui que je devais faire plus tard avant mon début. Avant de faire ma première apparition sur la scène, j'ai étudié pendant neuf mois sous le grand *maestro* Signor Lamperti. Tous ses élèves, et moi de même, ignorions que la grande salle où nous donnions nos leçons communiquait avec une autre salle, de laquelle les *impresarios* et les directeurs de différents théâtres pouvaient nous entendre chanter comme s'ils n'eussent pas été séparés de nous. C'était un de leurs trucs pour choisir leurs sujets. C'est dû à cela probablement, que lorsque je pus aller sur la scène, j'eus trois offres en même temps, pour aller à Bucharest, à Malte ou à Messine. Je laissai Signor Lamperti choisir lui-même, et il me dit d'aller à Messine parce que le public était plus difficile à satisfaire. Il était certain de mon succès, et il m'encouragea de toutes ses forces.

« Je partis donc de Milan pour Messine, petite ville, maigre et inconnue, avec un appointement de cinquante piastres par mois. Je ne connaissais personne en Sicile et n'avais que la dame de compagnie qui me chaperonnait toujours.

« Vous comprenez très bien dans quel état d'auxité j'étais quand on appela la première répétition L'opéra par lequel je devais faire mon début était "La Sonnambule" de Bellini. L'*impresario* Signor Mabellini, pris de compassion sans doute pour mon jeune âge, me dit que, pendant les répétitions, je n'aurais qu'à m'occuper de la musique moins importante, et qu'il me ferait

chanter privément, quand les autres artistes seraient sortis, les deux grands : irs. C'est ce qui fut fait. Jamais je n'oublierai le moment où je venais de chanter la première partie de "Com'è per me sereno", mon vieil *impresario* se tournant vers moi me prit les deux mains et s'écria : "Mon enfant, vous allez avoir un grand succès, vous allez devenir une *furor*." A la première grand répétition avec orchestre et chœur quelques cinquante à soixante personnes avaient été admises pour juger de l'effet de l'opéra. Mais ils ne devaient pas tout entendre car à peine j'avais fini de chanter mon premier air, celui sur lequel mon *impresario* m'avait félicitée, que toutes les personnes présentes, chœur et orchestre compris, crièrent : "Bravo ! Bravo !" et la répétition finit là. Ceux qui étaient venus pour entendre, montèrent sur la scène et m'entourèrent, et finalement me placèrent sur une chaise et me conduisirent à ma loge, de là à ma voiture, et m'accompagnèrent ainsi de "Bravo" et "Bravissima" jusqu'à mon domicile. Une fois seule dans ma chambre, je pus donner libre cours à mes larmes ; mais ce n'était pas des larmes de douleur.

M<sup>me</sup> ALBANI

Jouant Anita dans "La Sonnambule".

« Un incident qui m'a beaucoup ému lors de cette mémorable répétition, et qui me touche encore beaucoup quand j'y pense, c'est celui-ci. Parmi les assistants, était un riche vieillard, amateur passionné de musique, mais qu'une maladie

avait rendu aveugle. Quand il m'entendit chanter ce chef-d'œuvre de Bellini, il se fit conduire sur la scène et me serra les deux mains avec effusion ; ensuite, m'ayant demandé permission, il passa ses mains sur ma figure, afin, disait-il, de pouvoir se rappeler mes traits en même temps que ma voix.

« Ce fut là le commencement de mon succès.

M<sup>me</sup> ALBANI

Jouant Eva dans "Die Meistersinger".

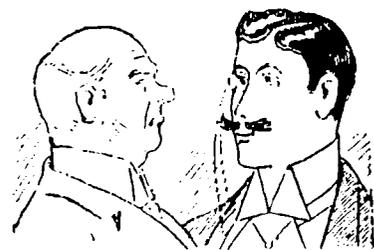
« Le premier cadeau que je reçus me fût donné par mon directeur. Il consistait en une montre et une chaîne en or. De Messine, j'eus une offre pour aller à Aci-Reale ouvrir le nouveau théâtre de Bellini. Là encore ce fut un nouveau succès. Mes appartements, appartements vraiment princiers, avaient été retenus par quelqu'un qui n'en a jamais voulu recevoir le paiement. Les dames de la ville rivalisaient entre elles pour m'offrir leurs voitures. Mon séjour dans cette place fut comme un rêve pour moi, mais un rêve d'autant plus charmant qu'il était réel. Ce fut à cette époque que les engagements de toutes parts m'envahirent. J'acceptai d'aller à Florence, Cento et Malte et je retournai ensuite à Aci-Reale où j'avais promis de chanter pour les pauvres.

« Partout où j'allai dans la suite, je fus toujours bien accueillie, et il y a rien au monde pour porter au succès comme l'enthousiasme et le bon accueil. C'est pour cela que chaque fois que je pus le faire, je retournai à Milan, étudier encore sous le grand *maestro* Lamperti, celui qui m'avait si bien guidée.

« Je partis enfin pour l'Angleterre ; mais je ne puis rien dire de plus. Le succès que j'avais eu à mon début, se répéta à Londres, où j'ai toujours été bien reçue et bien accueillie. »

*Madame Albani*

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ



Boulton. — Souseau déclare positivement que tu n'es pas son égal.

Rouleau. — C'est un polisson et un menteur ! Je le suis.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux Parisiens.)*

Sur le terrain.

Les témoins sont d'avis de tirer au sort le choix de la position.

L'un d'eux jette en l'air une pièce de cent sous ; son client se précipite, la cueille au vol, l'empoche prestement et dit :

— Il y a assez longtemps que vous me la deviez.

Au restaurant :

Le garçon qui sert a les yeux très rouges, ce qui intrigue un consommateur au cœur sensible.

— Dites-moi, garçon, est-ce que par hasard vous auriez une ophthalmie ?

— Une ophthalmie ?... Monsieur, je crois qu'il n'en reste plus ; mais je vais voir à la cuisine.

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment sur la cheminée un sac rempli de bonbons.

Lorsqu'elle revient, le sac est vide, et Mlle Lili est occupé à en faire des cocottes.

— Comment, s'écrie la mère effrayée, tu as tout mangé ?

— Oh ! non, maman, j'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé.

Entre souscripteurs de Panama.

— Enfin, l'enquête fera la lumière, toute la lumière !

— Et quand toute la lumière sera faite, le Panama sera percé ?

— Comme le tonneau des Danaïdes !

Kelfumiste, invité à un grand dîner, passait joyeusement en revue une demi douzaine de verres alignés devant son assiette.

A ce moment un domestique s'approche et lui offre du vin.

Notre invité prend le plus petit de tous les verres.

— Pardon, Monsieur, lui dit le domestique, c'est du vin ordinaire.

— Raison de plus : je garde le grand pour les vins de dessert.

A la laïque :

— Elève N... votre réponse est impertinente. Vous ferez une heure de retenue.

Elève N... — Je vais en référer à mon Syndicat.

— Papa, explique-moi ce que c'est que le Panama ?

— C'est un chapeau...

— Que portent des hommes... de paille ?

## SIGNE INFALLIBLE



Elle. — Je crois que Maupin a des intentions sérieuses pour Odile, et qu'ils sont en amour.

Lui. — A quoi le vois-tu ?

Elle. — Chaque fois qu'il vient il met une crayate neuve ; et il y a deux mois qu'Odile n'a pas touché à un oignon.

Un enquêteur. —

On vous soupçonne d'avoir pêché en eau trouble dans le canal de Panama.

Lui. — Pêcher ! .. il n'y a jamais coulé une goutte d'eau.

Propos de cercle :  
— Quel âge a donc ton oncle ?

— Quarante-vingt-six ans.

— Quel viveur !

Entendu au cercle :

— Quelle différence trouvez-vous entre les poissons et les anarchistes ?

— !!!

— C'est que les poissons ont les arêtes, et que les anarchistes on ne les arrête pas !

Une anecdote amusante raconte hier à l'un de nos confrères par un capitaine d'infanterie de Marine :

— C'était à bord d'un paquebot, en 1887 ; je revenais de la Guadeloupe et me trouvais en compagnie de trois au quatre jeunes employés du Panama, qui allaient faire un tour de France.

Oncques ne vis jeunes gens plus gais. Ils ne tarissaient pas en plaisanteries plus ou moins heureuses. En voici une d'un goût douteux, mais bien significative.

A table, quand ils voulaient avoir, comme disait Delille :

Ces cucurbitacés que le bouilli réclame,

au lieu de dire : Passez-moi donc les cornichons ils ne manquaient jamais de dire : " Passez-moi donc les actionnaires ! "

Un soldat embroche à la baronnette un Dahoméen dont la figure s'épanouit :

— Mais, mon pauvre moricaud, vous n'avez pas l'air de m'en vouloir.

— La première fois, depuis huit jours, qu'il m'entre quelque chose dans le ventre !

Coincidence bizarre.

Au moment où l'on discute à la Chambre l'impôt sur les boissons, il n'y est question que de pots-de-vin !

Une bonne coquille, citée par un de nos confrères :

" Le défunt laisse une fortune évaluée à quinze millions. C'est un parent très éloigné qui hésite. " Il a bien tort !

Marius et Cassoulet causent de duels :

— Sais-tu ce que c'est qu'une insulte, dit Marius.

— C'est une ligne droite, répond Cassoulet.

— Allons donc ?

— Mais si, c'est le plus court chemin d'un poing à un autre.

On parle devant un antisémite féroce de l'opération que vient de subir M. de Rothschild à la suite de son accident de chasse.

— Oh ! répond-il, le pauvre baron doit être plus malheureux encore que tout autre, il a si grande horreur des opérations à l'œil !

Simple question :

— Quel est le saint le plus fêté en ce moment ?

— Eh ! parbleu ! le syndicat.

## ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES.



I — Je n'ai pas dans le gousset une fichue... hello... attendez... Voilà dix sous dans la rue.

II — Quelle venue en diable !... Et maintenant, qu'allons-nous dire : " Whiskey ou tabac ? "

III — Si je le tirais à pile ou face !

IV — Dégoutation ! Il est tombé dans ta bouche d'égoût !

Malgré le froid qui commence à sévir, Boireau remarque une victoria arrêtée sur une place de voitures. Alors, s'approchant du cocher :

— Dites-moi, mon ami, pourquoi, en hiver, conduisez-vous une voiture découverte ? Il me semble que vous auriez moins froid avec une voiture fermée !

On a prononcé ces jours-ci le nom de la Taglioni à propos de je ne sais plus quel incident. Pauvre Taglioni ! combien oubliée aujourd'hui, et combien oubliée d'ailleurs de son vivant, s'il faut s'en rapporter à l'injonction que lui adressa Alfred de Musset :

Ne courez pas après votre ombre  
Et tâchez de nous la laisser.

L'anecdote suivante semblerait confirmer les vers du poète. Un jour, M. de Morny invita la Taglioni à sa table. Il y invita en même temps le Gilbert des Voisins, son ex-mari. Naturellement, il ne les avertit pas. Si bien qu'au cours du repas, Gilbert des Voisins se pencha vers quelqu'un et lui demanda : " Qui est donc cette jeune fille qui a l'air d'une institutrice ? "

On lui dit le nom de son ancienne femme et philosophiquement il réfléchit : " Vraiment, c'est possible, après tout. " Et, le repas fini, il se fit présenter à la Taglioni. Celle-ci n'était pas d'humeur à accepter cette impertinence sans la relever. Elle esquissa un salut cérémonieux, puis jeta au nez de son ex-époux : " J'ai l'idée d'avoir eu déjà, vers 1832, l'honneur de vous rencontrer. "

Et, rieuse derrière son éventail, elle fila vers un autre groupe.

Entre Gascon et Provençal :

— A Montauban, le soleil est si chaud que les écrevisses se promènent toutes rouges au fond de l'eau.

— Qu'est-ce que cela, mon bon ? A Toulouse, au temps de la moisson, si une vipère vous pique, on prend le premier caillou et on se cautérise avec.

Dans un restaurant :

Un monsieur prend place et consulte la carte :

— Tenez, dit-il tout à coup au garçon, voici d'abord votre pourboire, mais vous allez me dire ce que vous me recommandez en toute confiance.

Le garçon, (confidemment). — Un autre restaurant.

Une bonne annonce copiée sur la porte d'un marchand de poupées et de jouets d'enfants :

On remplace les mauvaises têtes

Que ne peut-on remplacer aussi facilement certaines mauvaises têtes au parlement !

Entre paysans !

— Eh bien ! père Mathurin, on dit que notre député est compromis dans l'affaire du Panama !

— C'est-y Dieu possible qu'un homme qui récolte tous les ans plus de cinq cents barriques, se compromette pour un pot-de-vin.

UN GRAND PRIX DE RHUM

Par un de ces jours d'excessive chaleur, j'en-  
traï, vers les quatre heures de l'après-midi, dans  
un café du boulevard, où je me fis servir une  
limonade à la glace.

A quelque distance de moi, un énorme mon-  
sieur soufflait et s'éventait, assis seul à une table  
ronde, sur laquelle était placé un tout petit verre  
mousseline contenant quelques gouttes d'une li-  
queur dorée.

Je crus reconnaître en cet être puissant un de  
mes camarades d'enfance ; au bout de plusieurs  
minutes d'examen le doute ne me fut plus pos-  
sible.

—Quoniam ? m'écriai-je.

Il leva ses deux gros yeux sur moi et me re-  
connut à son tour.

—Vous... toi... nous ! dit-il.

—Nous-mêmes.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! pro-  
nonça-t-il en s'épongeant le front.

Les sensations se produisent lentement chez les  
gros hommes ; celui-ci me regardait fixement.

Puis, pour faire diversion à son émotion ; il  
vida son petit verre et en demanda immédiate-  
ment un autre.

Alors, nous commençâmes à causer.

Moi.—Ce cher Quoniam ! Comme il y a long-  
temps que je ne vous ai vu !

Quoniam, s'éventant.—Vingt ans à peu près.

—Moi.—Vingt ans ! Est-ce possible ? Pas  
changé, d'ailleurs.

Quoniam, s'épongeant.—Oh ! oh ! un peu aug-  
menté cependant.

Moi.—Que voulez-vous ? Tout augmente... Je  
vous aurais reconnu entre mille, Quoniam.

Quoniam, buvant.—Flatteur... A votre santé !

Moi.—Qu'est-ce que vous buvez là ?

Quoniam, s'éventant.—Comment ! votre odo-  
rat ne vous l'a pas appris ? C'est du rhum, mon  
ami, du rhum. Il n'y a de bon au monde que le  
rhum.

—Moi.—Croyez-vous ?

Quoniam, s'épongeant.—J'en suis à mon on-  
zième verre depuis ce matin.

—Miséricorde !

Quoniam, buvant.—Vive le rhum ! Il n'y a  
que cela qui fasse oublier.

—Moi.—Oublier quoi ?

Quoniam, s'éventant.—Ah ! c'est juste... vous  
ne savez pas... Il m'est arrivé tant de choses de-  
puis vingt ans ! Je suis un blessé de la vie...

Moi.—Vous, Quoniam, avec votre mine fleu-  
rie et votre embonpoint monacal ! Est-ce bien  
vous qui parlez de la sorte ?

Quoniam, s'épongeant.—Je suis un blessé de la  
vie, vous dis-je.

Moi.—Blessé... dangereusement ?

Quoniam, buvant.—Blessé conjugalement.

Moi.—Diable !

Quoniam, s'éventant.—Oui.

Moi.—Je vous comprends et je vous plains,  
infortuné Quoniam !

Quoniam, avec colère.—Vous ne comprenez  
rien du tout ! Votre supposition est gratuitement  
outrageante ! Vous êtes à cent lieues de la vérité.

Moi.—Mettons autant de lieues que vous vou-  
drez, mon cher Quoniam, et excusez-moi. Mais si  
vous voulez m'épargner de nouveaux impairs, ex-  
pliquez-vous tout à fait clairement.

Quoniam, s'épongeant.—Vous avez raison. J'ai  
besoin de m'épancher dans un sein ami. Vous

OBSTACLE FATAL



Lili.—L'équipage qui passe c'est aux Allan ? Sont-ils  
bien riche les Allan ?

La maman.—Oui, ma chère.

Lili.—Je ne voudrais pas être riche, moi.

La maman.—Pourquoi donc, chère ?

Lili.—Parce que ça demande trop de dépenses.

ne vous moquez pas de mon malheur, au  
moins ?

—Moi.—J'ai toujours respecté le malheur.

Quoniam, s'éventant.—Ah ! c'est qu'il y a mal-  
heur et malheur. Le mien est d'un genre qui ne  
prête guère à la poésie. La poésie ! pour laquelle  
j'étais né. Ecoutez-moi d'une oreille sympathique.  
Mais, auparavant, laissez-moi prendre un verre  
de rhum.

Moi.—Encore ?

Quoniam, buvant.—C'est une habitude que j'ai  
contractée aux Etats-Unis.

Moi.—Ah ! vous êtes allé aux Etats-Unis,  
Quoniam ?

Quoniam.—J'y ai habité huit ans. J'avais fini  
par m'y faire distinguer sous le nom de major  
Mae Culloft.

Moi.—Major ! Pourquoi ?

Quoniam.—Je n'en sais rien.

Moi.—Vous avez peut-être fait la guerre ?

Quoniam.—Peut-être. Mais si vous m'inter-  
rompez à chaque minute, mon récit pourra durer  
longtemps.

Moi.—Continuez, major.

Quoniam.—Reçu dans les meilleures maisons  
de Boston, j'y liai connaissance avec une femme  
superbe, une veuve, madame Saunders. Elle m'in-  
cendia le premier jour que je la vis. Du reste, elle  
était douée de toutes les qualités, douce, le nez  
coloré, très forte sur le pudding. Elle n'avait qu'un  
défaut.

Moi.—Lequel ?

Quoniam.—Elle était un peu plus mûre que moi.

Moi.—De beaucoup d'années ?

Quoniam.—Du double.

—Moi.—Diantre !

Quoniam.—Non... personne ne s'en serait  
douté. On lui aurait tout au plus accordé qua-  
rante-deux ans. Bref, je la jugeai digne de faire  
le bonheur d'un galant homme. Le galant homme  
était tout trouvé. Madame Saunders avait une  
fortune plus que suffisante pour deux. Moi, je  
n'avais pas le sou.

Moi.—Comme major.

Quoniam.—Parce que major. Je posai donc  
ma candidature à sa main. Après quelque se-  
maines de flirtation, nous convînmes d'unir nos  
destinées.

Moi.—Chantons, célébrons ce beau jour !

Quoniam.—Musique d'Auber, je connais...  
une légère déconvenue nous attendait lors de la  
formalité du contrat. Je dus convenir que je ne  
m'appelais pas le major Mae Culloft et signer de  
mon véritable nom d'Alfred Quoniam. Ma veuve  
accepta cet aveu avec d'autant plus de désinvolt-  
ture qu'elle-même déclara n'avoir aucun droit à  
porter le nom de Saunders. Elle s'appelait tout  
simplement Madeleine Bourjeolly et était née à  
Trentemoult (Loire-Intérieure). "Trentemoult !  
m'écriai-je ; mais c'est le village où j'ai été élevé !"  
Elle parut se troubler, et je n'y fis pas autrement  
attention sur le moment.

Moi.—Vous étiez toujours incendié ?

Quoniam.—Toujours... Cette femme était un  
ange.

Moi.—Mais alors, je ne vois pas bien votre  
malheur.

Quoniam.—Attendez. Il y avait cinq ou six  
mois que nous étions mariés. Ma félicité était au  
comble. Le village de Trentemoult me revenait  
bien quelquefois à la mémoire, mais alors ma  
femme avait le soin de changer de conversation.  
Une nuit que je dormais près d'elle et que ma  
tête reposait à côté de la sienne...

Moi.—Garez, Quoniam, Garez !

Quoniam.—Je me réveillai insensiblement, et  
je fus témoin d'une étrange chose. Ma femme, en-  
dormie et rêvant, me berçait comme on fait d'un  
enfant, et de sa bouche entrouverte sortait cette  
mélodie naïve : *Dodo, l'enfant do...*

Moi.—L'enfant dormira tantôt...

Quoniam.—C'est cela, je poussai un grand  
cri. La lumière venait de se faire dans mon cer-  
veau. Terrible, je me dressais sur mon séant en  
disant : "Madeleine Bourjeolly ! Madeleine Bour-  
jeolly !... Je me souviens à présent... je me sou-  
viens ! Vous êtes ma nourrice !

Moi.—Était-ce vrai ?

Quoniam.—C'était vrai. J'avais épousé ma  
nourrice. Damnation !

Moi, après un silence.—Eh bien ?

Quoniam.—Eh bien, vous ne riez pas ?

Moi.—Ce n'est pas l'envie qui me manque, mon  
pauvre Quoniam.

Quoniam.—Je vous sais gré de cette retenue...  
Et maintenant, comprenez-vous pourquoi je bois  
tant de rhum ?

Moi.—Oui. Le rhum c'est le lait des vieillards.

Quoniam, ahuri.—Le lait !

Le ciel m'est témoin que j'avais innocemment  
proféré ce mot malencontreux.

Mais Quoniam y vit une intention ; et culbutant  
tables et chaises devant lui, sortit du café après  
m'avoir lancé un regard foudroyant.

CHARLES MONSELET.

L'ONCLE GARLEBEU AU THÉÂTRE



I  
Lever du rideau.



II  
La première grosse farce.



III  
La première scène du  
mauvais sujet.



IV  
L'héroïne tout en pleurs.



V  
Combat entre le hé-  
ros et le mauvais su-  
jet.



VI  
Mariage sur toute la ligne.

## L'ENFANT PERDU

Onze heures sonnaient à l'antique cathédrale de Meaux. Dans une modeste maison du faubourg Saint-Nicolas, deux braves gens, le mari et la femme, assis devant leur foyer, contemplaient silencieusement la bûche qui achevait de se consumer dans lâtre, et dont les dernières lucurs éclairaient seules la rustique salle où se tenaient les époux Audrichon. Noireau, le chien de la maison, s'étirait paresseusement devant le feu.

Bientôt, comme si elles eussent attendu le signal donné par l'horloge, les cloches de la basilique se mirent en branle, invitant, par leur joyeux carillon, les fidèles à se rendre à la messe de minuit. Le temps n'était d'ailleurs guère engageant. La neige, chassée par d'incessantes rafales, s'amoncelait, comme à plaisir, sur les chemins aboutissant à la cathédrale, et semblait en défendre l'accès. Une vraie nuit de Noël.

Cependant le son des cloches parut tirer de leur rêverie les deux époux.

— Déjà onze heures ! soupira Pierre Audrichon. Vas-tu à la messe de minuit ? ajouta-t-il.

— Non ! répondit Denise, sa femme, en hochant tristement la tête. Tu sais bien que je n'ai plus de cœur à rien, depuis qu'il est parti.

— Notre pauvre petit André ! reprit l'homme. Où est-il en ce moment ? Tout de même, il aurait huit ans à cette heure.

— Oui, fit Denise ; onze heures sonnaient aussi ce soir-là, lorsqu'il est venu au monde. Ça été notre petit Noël, à nous. Aujourd'hui, il mettrait ses souliers dans la cheminée, et nous nous amuserions à les emplir, au lieu de nous désoler. Qui sait ? Pierre, nous le reverrons peut-être un jour ?...

— Les misérables ! conclut Audrichon, sans répondre à l'interrogation de sa femme, que, du reste, elle posait pour la centième fois, si je les connaissais !...

Son poing fermé, qu'il leva pour achever sa pensée, traduisit éloquentement sa muette mais énergique menace.

Puis le silence se fit de nouveau dans la chambre. Ni Pierre ni Denise ne songeaient à s'aller coucher. Cette nuit de Noël leur rappelait des souvenirs que les années ne parvenaient point à effacer.

Après s'être longtemps montré sourd à leur prière, le ciel leur avait enfin accordé un enfant, un fils, qu'ils appelèrent André, et qui fut d'autant mieux accueilli qu'il avait été plus désiré. Très affectueux, l'enfant répondait aux caresses dont il était l'objet ; avec lui la joie et l'espoir étaient entrés au foyer des Audrichon, qui redoublèrent d'ardeur au travail en vue de mieux élever leur cher petit.

## TROP CRUEL



*Le juge.* — C'est la vingt-cinquième fois que vous comparez devant moi.

*L'inculpé.* — Comme ça passe vite, votre honneur ! Alors c'est comme qui dirait des noces d'argent.

*Le juge.* — A peu près ! En cet honneur-là je vais vous lâcher aujourd'hui. Mais ne vous représentez plus jamais devant moi.

*L'inculpé.* — Moi ! jamais ne vous revoir, doux juge ? Vous me fendez le cœur.

André poussait comme un champignon. Il était parvenu ainsi jusqu'à l'âge de trois ans, sans autre incident qu'une forte brûlure qu'il se fit un jour à la jambe, en tombant sur un poêle, et qui laissa des traces, lorsqu'il fut brusquement ravi à l'affliction de ses parents dans des circonstances particulièrement épouvantables.

Comme tous les bambins de son âge, surtout à la campagne, le petit André jouait devant la maison paternelle, et souvent, même, malgré les recommandations de sa mère, s'en écartait quelque peu. Or, il advint qu'un soir, il fut entraîné par des bohémiens qui, campant non loin de là, rôdaient dans le faubourg, à l'affût d'un larcin possible, et qui partirent immédiatement en emmenant le pauvre bébé. Quelques friandises avaient suffi, sans doute, pour le décider à les suivre, et une fois hors de la ville, les misérables avaient eu facilement raison de sa faible résistance.

On comprend aisément quel coup ce fut pour les pauvres parents, qui, dans la mesure de leurs moyens, mirent tout en œuvre pour retrouver le fugitif involontaire. Mais toutes les recherches furent vaines : André avait disparu pour toujours.

Il ne se passait pas de jour que Pierre et Denise ne parlassent de l'absent, se livrant tour à tour à un fol espoir ou au plus profond découragement. Les suppositions les plus invraisem-

blables, sur la situation de leur enfant, les entretenaient souvent une grande partie de la soirée dans un état de veille qui était comme adoucissement à leur peine ; mais c'était surtout pendant la nuit de Noël, anniversaire de la naissance d'André, que leur imagination se donnait libre carrière.

Donc, le soir où eut lieu l'événement que nous allons conter, Audrichon et sa femme, sans prêter attention à la tempête de neige qui se déchaînait, songeaient à leur fils et refaisaient pour la centième fois, dans leur esprit, le roman de son existence depuis le jour où il les avait quittés, lorsque leur chien Noireau, qui jusqu'alors était resté tranquillement allongé entre eux deux, comme s'il eût partagé leur mélancolie, se leva en grognant et se dirigea vers la porte.

— Ici, Noireau ! fit Pierre que le mouvement du chien tira de nouveau de sa rêverie.

Mais Noireau, sans tenir compte de l'injonction, continua de grogner en glissant son museau sous la porte.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? dit alors Denise en se levant à son tour. Vois donc un peu.

Audrichon, rappelant son chien, qui contrairement à son habitude ne lui obéit point, voulut connaître la raison de sa mauvaise humeur. Pendant ce temps, sa femme allumait une chandelle.

Cependant Noireau aboyait furieusement. A peine son maître eut-il ouvert la porte, qu'il se jeta sur un enfant que tenait par la main un vieillard tout déguenillé, qui se traînait péniblement.

L'enfant poussa un cri de douleur et se blottit contre son compagnon.

— Retenez donc votre chien ! s'écria ce dernier, nous ne sommes pas des voleurs.

Ne crains rien, Charlot, ajouta-t-il, en parlant à l'enfant, je suis là.

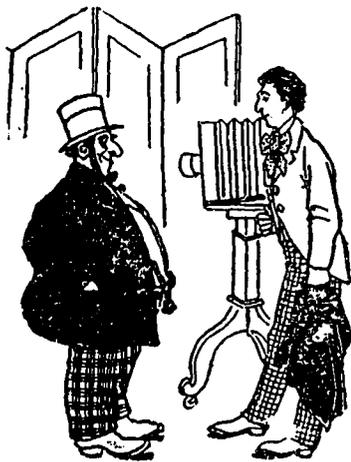
Et il le serra contre lui comme pour le protéger.

— Que voulez-vous ? reprit Audrichon, qui avait enfin réussi à calmer son chien.

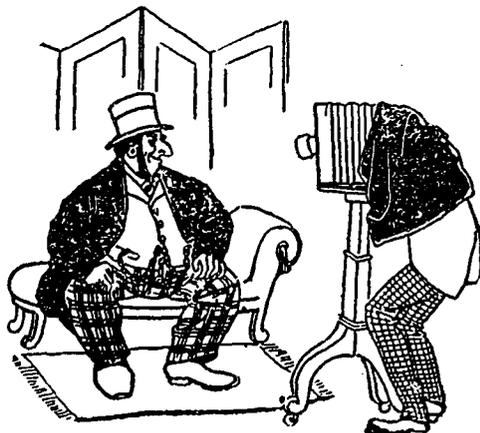
— Nous souffrons du froid et de la faim, répondit le vieillard, car nous marchons depuis longtemps. Nous allons à l'église chercher un abri qu'on ne nous refusera pas. Noël sera peut-être plus charitable que les gens qui vont se réjouir en son honneur.

— C'est bien ! dit Pierre en poussant la porte. Encore quelques vaga-

## MOITIÉ PRIX — POUR DEMI-LONGUEUR



*I*  
*Le client.* — Mais puisque vous demandez deux dollars pour un portrait en pied, ça doit être la moitié du prix pour la moitié de la longueur.



*II*  
*Le photographe.* — Ça ne sera pas aussi bien, je vous avertis. Mais si monsieur insiste, je suis prêt.  
*Le client.* — Très bien, j'insiste.



*III*  
*Portrait d'un monsieur pris à la moitié de sa grandeur.*

bonds ! grommela-t-il, en se retournant vers sa femme. Nous sommes payés pour savoir ce qu'ils font.

—Mais, intervint Denise, en retenant la porte que son mari allait refermer, il y a un enfant. Le pauvre petit paraît bien jeune et bien malheureux. Pense à notre André, qui, peut-être, est comme lui en ce moment... Laisse-le se chauffer un instant. Audrichon céda. En évoquant le souvenir d'André, sa femme avait touché la corde sensible.

—Allons ! entrez vous reposer, cria-t-il aux deux mendiants, qui déjà s'éloignaient.

Le vieillard revint sur ses pas, entraînant l'enfant, qui, par peur du chien, refusait de le suivre et pleurait à chaudes larmes.

Noireau se disposait d'ailleurs à renouveler son accueil, rien moins qu'encourageant, mais Denise, l'ayant enfermé dans une pièce voisine, rassura Charlot, qui, sans quitter la main de son compagnon, entra tout tremblant avec lui dans la maison.

—Tiens, petit, chauffe-toi, dit Denise, en riant le foyer dans lequel elle mit une nouvelle bûche.

Et vous aussi, fit-elle à l'homme.

L'enfant s'assit sur une petite chaise — souvenir d'André ! — qu'elle lui avança, et tout à fait rassuré, mordit à belles dents dans le morceau de pain que Pierre avait été prendre dans la huche et avait partagé avec son compagnon et lui.

—C'est votre fils ? demanda alors Audrichon au mendiant.

—Mais il est blessé ! interrompit Denise, sans laisser au vieillard le temps de répondre.

En même temps elle montrait un mince filet de sang qui, s'échappant de la jambe gauche de Charlot, glissait le long de son pantalon en lambeaux.

—C'est votre chien qui lui aura fait cela, expliqua le bonhomme. Viens, petiot, que je regarde un peu.

—Non, laissez-moi faire, reprit Denise. Tu veux bien, n'est-ce pas, Charlot ?

—Oui, répondit l'enfant, à qui la vue de sa blessure, d'ailleurs toute superficielle, fit verser de nouvelles larmes.

Denise le prit dans ses bras et l'installa doucement sur ses genoux. Noireau avait surtout déchiré le pantalon, qui n'avait pas besoin de cet accroc supplémentaire. En écartant l'étoffe pour mieux examiner la plaie, elle découvrit une large cicatrice qui s'étendait jusqu'au genou... A cette vue, tout son son sang reflua vers son cœur. Elle voulut parler, sa gorge contractée ne laissa échapper qu'un son rauque.

Etonné, Pierre se pencha à son tour pour regarder attentivement l'endroit que sa femme lui désignait du doigt. Le doute n'était pas possible. Ayant reconnu la cicatrice laissée par la brûlure d'André, il se releva aussitôt, et s'adressant à l'homme :

—Cet enfant n'est pas à toi ! s'écria-t-il d'une voix terrible. Où l'as-tu volé ?

—Je ne l'ai point volé, répondit vivement le

CE QUE C'EST QUE DE NOUS



Jamais Pauline n'eut aussi peur de sa vie que lorsqu'elle aperçut dans le miroir l'ombre de sa jeune maîtresse attendant le feu de grille.

vieillard, qui ne comprenait rien à cette scène. —Charlot, plus effrayé que jamais, se pendait, en criant, au cou de Denise qui, sans pouvoir prononcer une parole, le couvrait de pleurs et de baisers. —Je l'ai trouvé un jour, il y a de cela un an, errant sur une route, à moitié mort de fatigue et de faim. Il m'a conté qu'il s'était sauvé d'une famille de bohémiens qui le maltraitaient, et m'a dit qu'on l'appelait Charlot. Nous ne nous sommes plus quittés depuis, partageant notre pain et notre misère. Il n'a pas toujours mangé à sa faim, mais je ne lui ai jamais fait de mal.

Et voilà comment, en cette nuit de Noël, fut retrouvé le petit André, que ses parents désespéraient de revoir jamais. Le vieux mendiant termina ses jours au milieu d'eux. Quant à Noireau, c'est aujourd'hui le meilleur ami d'André.

VICTORIEN MAUBRY.

QUEEN'S THEATRE

"DARTMOOR"



L'évasion d'un forçat de la haute pègre a fourni à un brillant dramaturge, M. Arthur Law, le thème d'un excellent drame.

Le rôle de Richard (Dick) Venables est double. Une fois évadé, il retrouve sa femme qu'il force à se taire. Celle-ci l'ayant cru mort a contracté une liaison sentimentale avec le chef de la prison, le capitaine Lankester. De là l'intrigue.

M. J. H. Gilmour se signale comme grand acteur dans le rôle du forçat qui lui va beaucoup mieux que celui de "gentleman." Il est simplement superbe dans son évasion.

Le public a été heureux de revoir Mlle Bettina Gerard qui a été si chaleureusement applaudie, l'année dernière, dans la Duff Opera Company. Mlle Gerard, tient rôle de la femme du forçat, Mme Lisle, a une tâche extrêmement difficile à remplir. Sa diction est un peu monotone, mais elle fait bonne figure. Elle a l'avantage du maintien et de la grâce personnelle.

Les autres acteurs ont consciencieusement rempli leurs rôles.

SUIVANT LA COTE DU MARCHÉ

Le juge. —Ainsi vous avouez avoir appelé le plaignant : "vache ?"

Le défendeur —Oui, votre Honneur.

Le juge (au plaignant) —Quels dommages réclamez-vous ?

Le plaignant. —Cinquante piastres !

Le juge —C'est beaucoup pour une aussi petite offense.

Le plaignant. —Mais, Votre Honneur, avez-vous considéré le prix élevé des bêtes à cornes cette année.

THÉÂTRE ROYAL

GO-WON-GO-MOHAWK



C'était un nom promettant que celui de l'étoile de la pièce à l'affiche du Royal, cette semaine. Aussi les amateurs n'ont pas manqué à l'appel et la salle était comble tous les jours.

La scène se passe dans l'Ouest, au milieu des peaux-rouges. Ce thème des aventures de la prairie a été souvent exploité. Cependant, la pièce de l'"Indian Carrier" est connue depuis longtemps comme une des meilleures pièces du genre.

La tragédie se mêle au comique dans ce mélodrame. Les situations sont bien amenées et se suivent sans trop d'écart.

La troupe se distingue par d'excellentes qualités. L'interprétation est naturelle. Le jeu est vif et rapide.

L'étoile "Wep-Ton-No-Mah," qui de son petit nom se nomme "Go-Won-Go-Mohawk," a eu les honneurs. Elle possède une excellente voix de basse-taille et elle interprète très bien son rôle.

La foule des spectateurs lui a fait un chaleureux accueil, ainsi qu'aux autres acteurs.

La semaine prochaine on jouera "The Clémenceau Case."

ET L'AUDITOIRE PARTIT D'UN GROS ÉCLAT DE RIRE



I  
L'invocation.



II  
Le baiser.



III  
Fatal déplacement.

## LA POLICE SELON LE CŒUR D'UN MINISTRE MÉTHODISTE



I

A partir du 1er mars, les hommes de la police remplaceront le bâton par une branche de muguet.



II

Après 6 heures du soir, l'habit de soirée inva-riablement.



III

Leur principal devoir sera d'aller lire des romans à l'hôpital aux malades pauvres.



IV

Ils devront également distribuer sur la rue ces précieux bulletins évangéliques qui font la fortune du "Witness."



V

S'il leur reste quelques loisirs, ils devront les employer à amuser les enfants.



VI

Le sergent de ville dans dix ans d'ici.

## LE TÉLÉPHONE DE JEANNOT NIQUEDOUILLE

Au mois d'octobre 1889, Jeannot Niquedouille, né natif du bourg de Gondeville, auprès de Jarnac, se décida à faire un voyage à Paris.

L'exposition du Centenaire touchait à sa fin, et les Compagnies de chemin de fer organisaient sur tous les points de la France des trains de plaisir à des prix extraordinairement réduits, ce qui permettrait aux moins fortunés de visiter et d'admirer, aussi bien que les heureux du monde, les merveilles amenées de toutes les contrées du globe au Champ de Mars et sur l'Esplanade des Invalides.

Or, durant toute la journée de la foire de la Saint-Cloud, qui se tient à Jarnac le 5 septembre, l'ami Jeannot avait entendu tant de personnes vanter la tour Eiffel et parler avec admiration de toutes les choses extraordinaires que l'on voyait en ce moment à Paris, que dès qu'il fut certain de pouvoir aller dans la capitale et en revenir moyennant la modique somme de douze francs, il ne fit qu'un bond jusqu'à la gare, afin de s'assurer en temps utile de la possession d'un billet de troisième classe.

Jeannot Niquedouille est connu de tout le monde à Gondeville et à Jarnac. C'est un excellent garçon, l'obligeance même, toujours prêt à rendre service ; seulement il n'a pas précisément inventé le fil à couper le beurre, suivant l'expression populaire. Autant dire qu'il est un peu simple d'esprit. Aussi, lorsqu'on sut qu'il allait partir pour Paris, chacun se crut obligé de lui décocher des brocards ou de le charger de quelque maligne commission.

— Eh ! mon pauvre Jeannot, lui disait l'un : C'est donc vrai que tu vas à Paris ?

— Oui-da, répondait notre homme tout joyeux : Je vais voir la tour Eiffel.

— Eh bien ! pendant que tu y seras, tâche donc de voir un peu à te dégrossir un brin là-bas, au pays des dégourdis.

— Et surtout, ajoutait un autre, crois-moi, s'il

n'y a pas de place à l'auberge pour te coucher, ne barguigne pas : va droit à Notre-Dame, la plus belle église, et passes-y la nuit bravement. Quand tu y auras couché deux ou trois fois, tu m'en diras des nouvelles. Il n'y a rien de tel pour vous ouvrir la jugeotte.

Chacune de ces plaisanteries faisait rire Jeannot encore plus fort que tout le monde : le simple n'y voyait qu'une chose, celle à laquelle il songeait constamment jour et nuit, — car il perdait sommeil et appétit de contentement, — c'est que lui aussi, qui, jusque-là, n'était guère allé plus loin que Cognac, serait bientôt à Paris, au milieu

de tous les enchantements et de toutes les merveilles.

\* \*

Enfin, le jour du départ arriva ; et Jeannot, après avoir bien promis à sa vieille mère de lui donner, de là-bas, de ses nouvelles, monta dans un des wagons de ce bienheureux train qui le conduisit à Paris avec une sage lenteur.

Il se trouvait en nombreuse compagnie, car toutes les places étaient occupées ; ses compagnons de route étaient presque tous des voisins ou des personnes de connaissance. Aussi les quinze heures du trajet passèrent-elles assez vite : elles furent employées, comme bien on pense, à parler surtout de Paris, de toutes choses extraordinaires qui s'y trouvaient réunies, des inventions nouvelles, — phonographe, téléphone, etc., — du téléphone surtout dont l'installation était déjà chose faite dans la plupart des grandes villes. Quant au sommeil, on s'y livra peu ou point ; on avait trop de choses à dire pour songer à dormir dans un aussi étroit espace.

Jeannot ouvrait de grands yeux, des oreilles plus grandes encore et ne perdait pas un mot de la conversation... Le téléphone surtout l'intriguait... Songez donc !... Penser que rien qu'en parlant devant un entonnoir on pouvait se faire entendre à des lieues de distance et faire la conversation d'un bout de la France à l'autre, cela le stupéfiait et faisait en même temps naître dans sa mince intelligence une idée qui le remplissait d'aise et qu'il n'osa communiquer à personne :

— Ah ! bien, si c'est comme ça, se disait-il, c'est par le téléphone que je donnerai de mes nouvelles à la vieille : cela ira plus vite que par la poste, et c'est elle qui sera étonnée !

\* \*

Malgré la nuit passée en chemin de fer, notre héros ne sentait plus sa fatigue lorsqu'il arriva à Paris, à sept heures du matin. Il ne se possédait pas de joie, et ce fut tout juste si quelques uns de ses compagnons de route purent le décider à venir avec eux casser une croûte aux environs de la gare, tant était grande sa hâte de parcourir Paris et de visiter l'Exposition.

Et puis, il songeait aussi à faire savoir à sa vieille mère que le voyage s'était heureusement effectué et qu'il se trouvait dans la capitale, en excellentes dispositions. Mais, où pourrait-il bien trouver le téléphone ?... Voilà ce qui l'inquiétait, et ce qu'il n'avait point osé demander à ses compagnons avant de les quitter.

On s'était séparé à la place de la Bastille. Là, après d'énergiques poignées de mains, chacun était allé de son côté.

Jeannot Niquedouille s'avancit seul dans la rue Saint-Antoine, afin d'arriver par la rue de Rivoli aux Champs-Élysées et de là au Champ

## UNE VOLÉE SUR LA PLANCHE POUR LOLO.



I

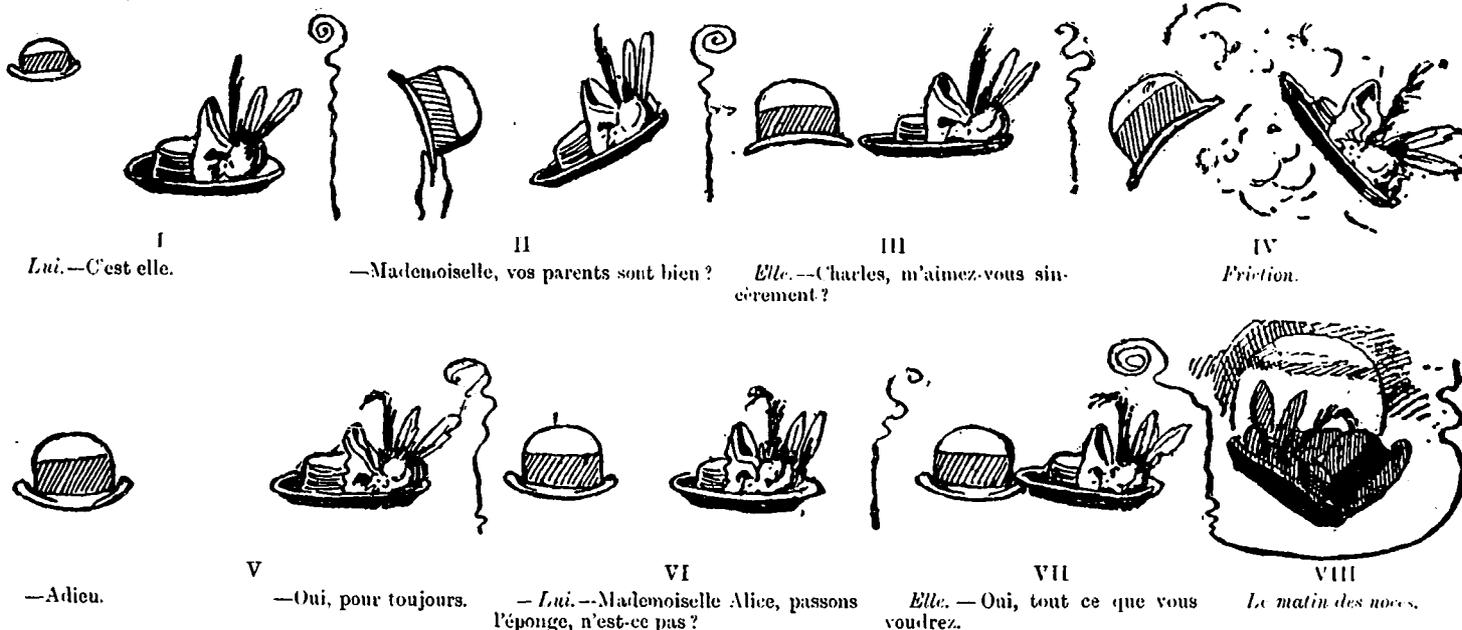
En attendant son adorée au salon, Edouard, qui avait peut-être pris un petit verre de trop, avait eu le malheur de s'endormir, quand Lolo qui venait de recevoir un masque roula en voir l'effet sur la tête d'un autre.



II

Et l'effet fut foudroyant, quand Edouard, réveillé en sursaut, se leva précipitamment pour serrer la main de Lucie.

ROMAN A MAIN LEVÉE



I Lui.—C'est elle.

II —Mademoiselle, vos parents sont bien ?

III Elle.—Charles, m'aimez-vous sincèrement ?

IV Friction.

V —Adieu.

VI —Oui, pour toujours.

VII —Lui.—Mademoiselle Alice, passons l'éponge, n'est-ce pas ?

VIII Elle.—Oui, tout ce que vous voudrez.

Le matin des noces.

de Mars C'était le chemin le plus direct qu'on lui avait indiqué en ajoutant qu'il n'avait qu'à aller tout droit devant lui.

Arrivé à la pointe Rivoli, notre homme aperçut un petit édifice rectangulaire qui l'intrigua beaucoup, car il n'y vit qu'une porte et point de fenêtres. En l'examinant avec soin, il finit par apercevoir une inscription qui le combla d'aise :

*Wa fer Coset*

luc péniblement Jeannot qui n'était pas de première force ni en lecture, ni en orthographe.

—Voilà mon affaire, pensa-t-il ; *va faire cassette*, c'est l'endroit où l'on s'entretient avec ceux qui sont au loin, c'est le téléphone... Pourvu que ce ne soit pas trop cher...

Et il s'avança vers la personne qui se tenait à la porte.

—Bien le bonjour, madame, lui dit-il poliment ? combien paie-t-on ?...

—Quinze centimes, lui fut-il répondu.

—Juste comme pour une lettre, pensa notre Saintongeois, je ne me suis point trompé, c'est bien le téléphone.

Et aussitôt :

—Pendant combien de temps peut-on rester à *causer* ? ajouta-t-il en souriant.

—Tout le temps que vous en aurez besoin, répliqua la préposée en riant aux éclats de ce qu'elle prenait pour une plaisanterie.

Cette dernière affirmation décida Jeannot Niquedouille qui, dans son for intérieur, trouvait que le prix n'était pas exagéré.

Il sortit trois sous de sa poche et les donna à son interlocutrice qui le conduisit dans un couloir, lui ouvrit une porte et le poussa dans un étroit cabinet.

—Pardon, excuse, madame, balbutia Jeannot ; mais où se met-on pour... pour... *causer* ?

—Voilà, fit aussitôt celle-ci en relevant un couvercle qui laissa apercevoir l'ouverture d'une espèce d'entonnoir en porcelaine.

Et comme, reprise d'un nouveau fou rire à cette interrogation qu'elle continuait de prendre pour un euphémisme, la préposée se disposait à partir :

—Bien le merci, madame, insista Jeannot, et comment fait-on... ?

—Ah ! ça, dites donc, je crois que vous vous moquez de moi. Si à votre âge vous ne le savez pas ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai. Vous ne voudriez pas, je suppose, que je fasse pour vous ?

—Eh ! ma bonne dame, ce ne serait point de refus, si c'était un effet de votre bonté.

—Ah ! par exemple, elle est trop forte celle-là !...

Et la préposée partit en fermant violemment la porte sur notre Saintongeois, ahuri par ce brusque changement d'attitude chez une personne qui, tout d'abord, lui avait semblé fort obligeante.

\* \* \*

—Après tout, se dit-il, il leur est probablement défendu d'aider le monde.

Et il se remit à examiner avec une superstitieuse terreur tous les coins et recoins de ce réduit, d'où il allait pouvoir faire la conversation avec sa vieille mère, demeurée à Gondeville, pendant que lui était à Paris... Il se sentait comme en présence d'une puissance surnaturelle... Il n'osait toucher à rien, et cependant, il fallait se décider à *causer* puisqu'il était entré pour cela. Mais comment faire ?...

Lorsque la dame avait soulevé le couvercle de ce petit meuble en chêne ciré qui était là devant lui, il avait aperçu un grand entonnoir en porcelaine : c'était sans doute le fameux entonnoir dont on avait parlé en chemin de fer et dans lequel on faisait la conversation. Alors, soulevant à son tour, avec des précautions infinies, la mobile planchette comme s'il avait peur de se brûler à son contact, il la repoussa en arrière. Puis, se penchant vers l'ouverture :

—C'est moi, Jeannot, ton fils, qui te parle : entends-tu, *la vieille* ? murmura-t-il timidement. Et il attendit anxieusement la réponse.

Comme celle-ci n'arrivait pas, il s'agenouilla et répéta sa question un peu plus fort.

Aucune réponse ne lui parvenait... C'était désespérant.

Enfin, après avoir renouvelé plusieurs fois l'expérience en parlant de plus en plus haut et en s'enfonçant davantage la tête dans l'ouverture à

LA CUISINE S'EN VA



Le mari.—Pas fameux, ton poisson.  
La jeune femme.—Hein !... Mais c'est une cotelette !

chaque nouvelle tentative, Jeannot déplaça, par mégarde, une poignée de cuivre qui se trouvait à sa gauche, et aussitôt le fond de l'entonnoir s'ouvrit brusquement.

—Ah ! voilà donc pourquoi *la vieille* ne m'entendait pas : la machine était fermée...

Et, tenant cette fois l'entonnoir ouvert, le Saintongeois cria de toute la force de ses poumons : —Dis donc, *la vieille*, je suis arrivé à Paris ; ça va toujours bien et je suis bien aise. Comment te portes-tu au logis ! Réponds-moi, *la vieille*, réponds à ton Jeannot qui est pressé.

Une espèce de grondement se fit entendre sourdement dans le tuyau : c'était comme un son inarticulé et prolongé dont la répercussion arriva jusqu'au Saintongeois attentif.

—Eh ! *la vieille*, parle plus fort, s'écria-t-il alors tout joyeux ; je n'entends pas ce que tu dis : il faut crier pour entendre de si loin.

Mais il ne perçut encore qu'un nouveau murmure. Alors, impatient, il se mit à hurler :

—Je te dis de crier plus fort, entends-tu *la vieille* ; dépêche-toi ; réponds à Jeannot. Comment vas-tu, *la vieille* !

—Mieux que toi, bien sûr, Jeannot le bien nommé, espèce de toqué, fit alors entendre une voix courroucée.

C'était la préposée qui, attirée par les hurlements de notre homme et n'ayant entendu que les derniers mots prononcés par lui, avait cru qu'ils lui étaient adressés par son client de passage, qu'elle prit pour un fou.

Et, furieuse d'avoir été appelée *la vieille*, elle retourna s'asseoir à sa porte pendant que Jeannot, enfin satisfait d'avoir reçu la réponse attendue, disait d'un ton conciliant en replaçant le couvercle :

—Allons, allons, ne te fâche pas, *la vieille*.

Et il sortit tout guilleret, se disant que c'était une bien belle invention que le téléphone, et tout à fait extraordinaire, à n'y pas croire si on ne le voyait et l'entendait... Il trouvait seulement que l'entonnoir avait une bien drôle d'odeur.

Voilà comment Jeannot Niquedouille, né natif de Gondeville, auprès de Jarnac, fit connaissance avec le téléphone, à Paris, et c'est ce qu'il trouva de plus curieux et de plus remarquable dans toute la capitale.

FR. DESPLANTES.

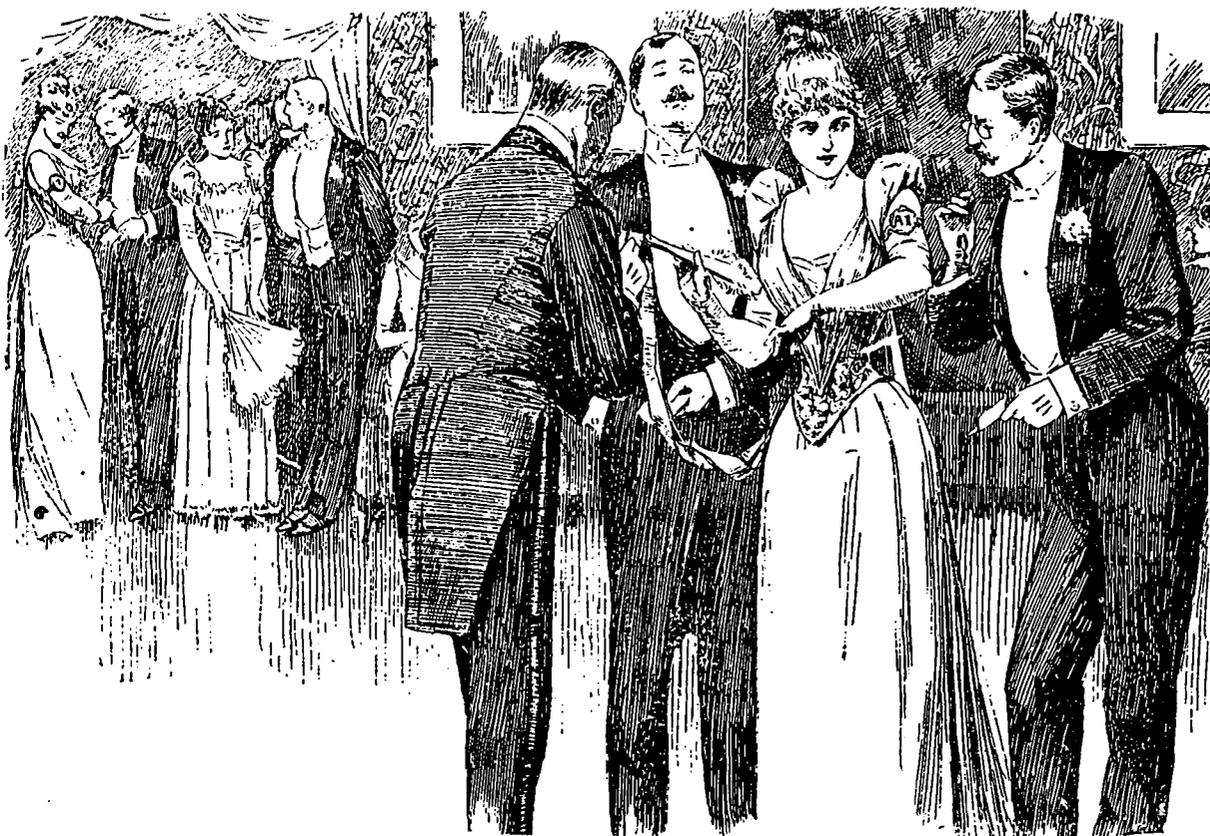
CAS MYSTÉRIeux

Un homme de police retire de l'eau le cadavre d'un noyé, puis s'adressant à quelques personnes présentes :

—Quelqu'un peut-il donner des renseignements sur le cadavre ?

—Je l'ai vu, répond un gamin, quand il est tombé à la rivière, mais à la troisième fois qu'il est revenu sur l'eau, j'ai oublié de lui demander son nom.

## L'ART DE SE RETROUVER



*De nos jours, les hommes ont la mémoire si courte qu'il est fallou, dans les soirées, appliquer aux femmes le numérotage, qui a tant de succès pour les chapeaux et les parolissus.*

## LA NOURRICE

C'était pendant une de ses guerres civiles qui ont si souvent ensanglanté l'Espagne. L'Aragon en était un des principaux théâtre de la lutte qui y avait pris un caractère d'implacable férocité.

Le château de Féria, bâti sur le versant sud d'un des contreforts des Pyrénées, avait été récemment acheté par le comte de Ségorbe, un des chefs du parti dévoué au gouvernement. La modération dont il avait toujours fait preuve ne l'avait pas mis à l'abri de la haine que son drapeau inspirait aux défenseurs de la cause adverse.

Les premières ombres d'une soirée d'automne enveloppaient le château ; en l'absence de son mari la comtesse s'était retirée dans ses appartements, lorsqu'une femme d'une cinquantaine d'années vint demander l'hospitalité. Elle était pauvrement vêtue, paraissait exténuée, incapable de continuer sa route.

\* \*

A cette époque troublée chacun se tenait sur la défensive. Elle raconta qu'elle avait été assaillie par les rebelles qui l'avaient rouée de coups et lui avaient enlevé le peu qu'elle possédait. A l'appui de son récit elle montrait ses membres meurtris, ses vêtements déchirés. Elle donnait des détails si précis, s'exprimait avec une telle intensité de haine, un si ardent désir de vengeance à l'égard des bandits qui s'étaient attaqués à une pauvre femme inoffensive, qu'on ne pouvait mettre en doute sa sincérité.

Jamais les portes du château ne restaient fermées devant les malheureux. Elle fut accueillie avec bienveillance et on l'invita à se reconforter. Tout en mangeant et en racontant les horreurs commises par les rebelles, elle faisait, d'un air indifférent, des questions sur le personnel de la maison, sur ses moyens de défense et portait partout un regard scrutateur autour d'elle. S'étant assurée que personne ne l'observait, elle s'approcha de la fenêtre et se disposait à donner un signal sans doute convenu d'avance au dehors, lorsqu'elle se détourna en entendant des pas légers derrière elle.

Une jeune femme était là qui, en apercevant l'étrangère, poussa une exclamation :

— Anita !

— Vous savez mon nom, madame !... Qui êtes-vous donc ?

— Qui je suis ? je suis la comtesse de Ségorbe, tu ne me reconnais pas, parce que tu ne m'as pas revue depuis mon enfance... les ans m'ont chan-

gée ; mais, je te reconnais bien, moi. Tu es bien Anita, ma nourrice, la brave femme qui m'a tenu lieu de mère jusqu'à six ans... Que vient-on de me dire ? que tu es malheureuse, que tu as souffert ! En effet, te voilà pauvrement vêtue, maigre, défaite... Oh mais ! rassure toi ! tu ne manqueras de rien, tu ne souffriras plus, je ne veux pas...

— Vous !... toi !... murmura Anita.

\* \*

Elle paraissait embarrassée ; son visage était devenu très pâle ; elle n'osait lever les yeux sur celle qu'elle avait aimée d'une affection toute maternelle. C'est qu'elle sentait toute l'horreur du rôle qu'on lui avait fait jouer. C'était comme espionne qu'elle s'était perfidement introduite sous ce toit hospitalier. A quelque distance, des hommes étaient apostés, attendant le signal qui devait les avertir que le château était sans défense, qu'on pouvait y apporter impunément le meurtre et le pillage.

La confusion, le remords lui enlevaient l'usage de la parole, elle baissait la tête pour échapper au regard limpide de la comtesse.

— Oh ! ma pauvre Anita ! reprit celle-ci, tu as été comme tant d'autres victime de cette affreuse guerre civile, car on m'a raconté quels traitements t'avaient fait subir des hommes assez cruels pour ne pas épargner une femme de ton âge.

— On m'a dit aussi que ton cœur ulcéré réclamait vengeance, que tu proférais des menaces de mort contre ceux qui l'ont fait souffrir. Chasse de ton cœur ces pensées haineuses. Les représailles appellent les représailles et c'est parce que personne ne sait oublier ni pardonner que ces malheurs, ces luttes s'éternisent.

Anita ne répondait rien, elle s'indignait contre elle-même d'avoir trempé dans un odieux complot qui devait avoir de si terribles conséquences pour celle dont elle admirait la générosité.

— Ces sentiments sont les tiens, dit-elle enfin, non ceux de ton mari.

— Mon mari pense comme moi et s'efforce d'atténuer les maux de la guerre civile ; si cela dépendait de lui, pas une goutte de sang ne serait versée. Dans ses plus mortels ennemis il ne voit que des compatriotes égarés. En veux-tu un exemple ? Je puis te confier un secret, car je suis sûre que tu ne

le trahiras pas. Tu as entendu parler du Jaguar. Nul n'a fait plus de mal à notre cause. Il est tombé entre les mains du comte.

— Et il a été fusillé ?

— Il s'y attendait. Mon mari l'a traité avec les plus grands égards, il le détient dans une aile du château et est prêt à lui rendre la liberté en échange de la promesse de déposer les armes.

\* \*

Ce surnom de Jaguar était celui d'un des plus ardents partisans qui tenaient la campagne ; on le lui avait donné à cause de son agilité et de la foudroyante rapidité de ses mouvements. Anita le connaissait bien, c'était un de ses fils, et l'espoir de le venger était un des motifs qui l'avaient portée à s'introduire en espionne dans le château de Féria.

Elle sentait de plus en plus l'horreur de la mission qu'elle avait acceptée. Elle était tentée de se jeter aux genoux de la comtesse et de lui dire :

— Pardonne-moi, je suis une misérable, indigne que ton regard s'abaisse sur moi.

Mais une autre pensée l'obsédait ; elle savait que le château de Féria n'était pas le seul contre lequel les rebelles devaient ce

jour-là diriger leurs efforts.

— Où est ton mari ? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— A la fête que donne le gouverneur dans la maison de campagne que tu peux apercevoir là-bas.

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

— Que veux-tu dire ?

— Que la mort plane sur cette maison. Regarde.

Au même instant une gerbe de feu s'éleva à l'endroit que la comtesse venait de désigner du doigt. C'était l'incendie allumé par les rebelles ; puis des coups de fusil retentirent dans le silence de la nuit.

— Il faut que je le sauve, dit Anita.

Au même instant, laissant la comtesse stupéfaite, elle s'élança dehors et on la vit s'éloigner avec une légèreté étonnante pour son âge. Elle hâta encore le pas en apercevant à la clarté de la lune un homme que trois autres entraînaient vers sa propre maison.

A la faveur du désordre produit par l'incendie les rebelles s'étaient introduits dans les salons du gouverneur ; chacun choisit sa proie.

— Celui-ci m'appartient, dit Pedro, un des fils d'Anita.

Et secondé par quelques compagnons, il s'était emparé du comte de Ségorbe encore tout couvert de ses brillants habits de fête et, après l'avoir préalablement attaché par des liens solides, l'avait forcé de la suivre.

\* \*

Il le conduisit à travers un ravin tortueux jusqu'à un endroit sauvage où les troupes régulières

## ILLUSIONS D'OPTIQUE



I  
N'allez pas croire que ce monsieur revient du marché.



II  
C'est une simple combinaison de mouchoir et de parapluie.

n'auraient pu s'aventurer sans péril. Un étroit couloir y donnait accès. Des rochers escarpés se dressaient de tous côtés, sauf d'un seul où dormait une flaque d'eau dans laquelle vivait tout un monde de hideux reptiles.

Un tronc d'arbre à l'écorce rugueuse prête à tomber de vétusté se reflétait dans la mare. Pedro, le fils cadet d'Anita, y attacha son prisonnier et, après avoir écarté ses compagnons, lui parla ainsi :

— Tu sais que tu vas mourir ; le sang de mon frère réclame vengeance ; mais ne crois pas que ta vie nous sullise, bien d'autres y passeront après toi.

Le prisonnier ne pouvait répondre ; un mouchoir appliqué sur ses lèvres lui tenait lieu de bâillon. Pedro ne se pressait pas, il était sûr que sa victime ne pourrait lui échapper.

Il y avait tout auprès une cabane ; il y entra. — Père, dit-il faut que vous soyez de la fête, venez voir comme je venge mon frère.

Il revint, suivi d'un vieillard aux traits farouches et se prépara à viser le comte en pleine poitrine. Mais il n'en eut pas le temps. Une femme se précipita les cheveux éparés, et couvrit le comte de son corps.

— Arrête, malheureux, c'est un crime que tu te prépares à commettre.

— Un crime, venger mon frère ?  
— Le venger, non, mais rendre sa mort inévitable.

— Retirez-vous. Ce matin même vous m'encouragez.

— Ce matin j'étais folle, j'ignorais ce que je sais maintenant.

D'une voix haletante elle lui raconta son entrevue avec la comtesse. Il ne voulait pas la croire ; toujours farouche il ne pouvait renoncer à sa vengeance. Elle conservait son attitude, lui répétant qu'elle partagerait le sort du prisonnier. Elle parlait d'un accent si persuasif, qu'il finit pas se laisser toucher.

— Interroge-le lui-même, dit-elle.  
Il consentit à lui enlever le bandeau.  
— Ce que je viens d'entendre est-il vrai ? demanda-t-il.

QUELQUES TERMES DE CHASSE



Alfina, qui a saisi au vol quelques expressions de sport. — Maman me dit qu'elle a reçu une lettre de papa. Il a tué 103 perdrix : mais je ne sais pas si elles sont couples ou faisandées.

— Si vous ne croyez pas votre mère, comment me croirez-vous ?

Pedro examina la figure du comte, elle exprimait la loyauté, la bonté. Il resta quelque temps pensif. Enfin, silencieusement, il détacha les liens du prisonnier.

— Vous êtes libre, monsieur le comte, dit-il. Vous pouvez nous perdre en révélant notre retraite, je ne vous demande pas le silence.

— Vous avez raison. Si l'honneur ne me faisait pas un devoir de... ne pas vous trahir, quelle garantie pourriez-vous trouver dans mes serments.

\*\*\*

Quelques instants après le prisonnier s'éloignait ; il avait hâte d'aller rassurer la comtesse.

Cet événement eut d'heureuses conséquences. Pedro et les siens donnèrent un exemple qui fut bientôt suivi. Les fusils furent replacés au râtelier ; ce coin de l'Espagne ne tarda pas à retrouver la paix et la sécurité qui en étaient depuis longtemps exilées.

LOUIS COLLAS.

LES POMPIERS JAPONAIS

Une des choses qui étonnent le plus les étrangers, au Japon, c'est la fréquence des incendies.

Pendant l'hiver, il n'est pas rare qu'il y ait quarante à cinquante incendies, chaque nuit, à Yeddo, car les maisons japonaises brûlent comme des feuilles de papier imbibées d'huile.

Dès qu'un incendie s'est déclaré, le commissaire fait sonner une grosse cloche placée au sommet d'une tour très élevée. Cette cloche doit sonner jusqu'à ce que le feu soit éteint. A ce signal les pompiers (qui travaillent ordinairement avec les charpentiers à la construction des maisons), revêtent au préalable leur costume de circonstance tandis que leurs femmes leur servent à manger.

Ils mettent des chaussures de paille qu'on nomme waradji (sandales), et se munissent d'un tobigutei (petit bâton dont le bout inférieur est garni de fer, d'une longueur d'environ six pieds, qui sert à faire tomber les papiers des maisons).

Avant de se rendre sur le théâtre de l'incendie, leurs femmes leur servent une tasse d'eau et leur remettent un petit billet sur lequel est inscrite une formule religieuse qui doit leur donner du courage et les préserver de tout accident. Au moment du départ, chaque pompier reçoit de sa femme un petit briquet, à titre de porte-bonheur et comme symbole de purification.

Les pompiers se réunissent habituellement au coin d'une grande rue. Le commandant, vêtu d'un uniforme somptueux, orné de l'image d'un héros ou de dessins symboliques, donne l'ordre de préparer la pompe et la grande échelle en bambou vert qui est confiée à l'homme le plus fort de la compagnie.

Le lieutenant des pompiers porte un matoï (sorte d'étendard enroulé au bout d'une perche en bois très dur et composé de morceaux de papier collés les uns aux autres). Cet étendard a pour objet de rallier les pompiers. On le plante sur le lieu de l'incendie quand le feu est éteint, mais auparavant, le lieutenant des pompiers l'agite à droite et à gauche en poussant un grand cri ya...i-ya...!

La troupe des pompiers se compose d'environ 200 hommes qui se précipitent au galop vers le lieu du sinistre, en poussant des cris répétés bientôt par toute la ville. Quand les pom-

QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



— Si je ne me retenais pas, c'est moi que je froterais !  
— Allons donc ! Frottes donc quelqu'un de ton espèce.  
— Comment cela ? par exemple.  
— Une allumette.

piers se rencontrent en route, ils se saluent mutuellement en agitant la matoï. Dès qu'ils sont arrivés sur le lieu de l'incendie, le chef des pompiers fait monter la moitié de ses hommes sur les toits de la maison, et leur ordonne de démolir les tuiles de la toiture. Les pompiers descendent ensuite et jettent bas le reste de la maison. Très braves, ils poussent quelquefois la témérité jusqu'à se laisser environner par les flammes.

Un proverbe dit : les samourai (guerriers) doivent mourir sur les champs de bataille, les pompiers dans le feu, les gens timides sur la natte blanche de la maison.

Malgré le zèle des pompiers, les incendies font toujours de grands ravages au Japon, car les maisons sont toutes construites en bois. Si des pompiers viennent à éteindre un incendie qui s'est déclaré dans un autre quartier que le leur, c'est une grande honte pour les collègues de ce quartier. Il en résulte souvent des rixes sanglantes, et il n'est pas rare de voir les pompiers aux prises tomber au milieu des flammes. L'autorité du commissaire de police est souvent impuissante à prévenir leur fureur.

De violentes discussions s'élèvent fréquemment entre les pompiers qui se disputent l'honneur d'avoir éteint le feu : la police a toutes les peines du monde à mettre un terme à ces querelles.

Les incendies sont ordinairement suivis de graves accidents. Beaucoup de personnes sont blessées par les tuiles qui tombent de la toiture ou par les colonnes qui s'éroulent. Dès qu'un incendie éclate dans une maison, c'est un sauve-qui-peut général : femmes, enfants, vieillards sont entraînés par les jeunes gens. On enlève hâtivement les meubles, les bijoux. Pour beaucoup l'incendie de leur maison est une ruine complète, car on n'a guère l'habitude au Japon de déposer dans les maisons de banque les valeurs qu'on possède.

L'argent, les bijoux sont toujours enfermés dans des meubles ad hoc, de telle sorte qu'au lendemain d'un incendie, l'homme le plus riche devient souvent le plus pauvre.

Il va de soi que les incendies sont autant d'occasions de pillage pour les malfaiteurs.

Autrefois, le daimio confiait à un grand nombre de ses serviteurs le soin de veiller sur la ville : ces derniers portaient une coiffure spéciale et circulaient autour des maisons incendiées, armés de sabre pour écarter les voleurs.

Quelques-uns d'entre eux étaient munis de paniers contenant des provisions pour secourir ceux qui avaient faim.

Quand un quartier a été brûlé, le daimio fait rapidement construire une maison pour les malheureux restés sans asile.

Jaloux de montrer leurs forces, les pompiers d'autrefois étaient, en somme, des êtres assez grossiers : le grand artiste Hiroshighé était cependant pompier.

Aujourd'hui, les combats entre pompiers sont plus rares que jadis. La civilisation continue d'ailleurs son œuvre au Japon. Le préfet d'Yeddo oblige les habitants des boulevards à construire leurs maisons en pierre, et le corps des pompiers de la ville dispose d'une pompe à vapeur !

MOTOYOS SAIZAU.

Ripans Tabules banish pain.

## FAUTE D'IMPRESSION.



Il y a six heures que le jeune Latulippe est là perché dans le vieux chêne depuis minuit par une température glaciale, sans s'apercevoir que l'animal féroce qui le guette est son propre chien, aussi embêté d'attendre que lui-même.

## PERDRIX, DINDONS ET PINTADES

Nous nous étonnons quelque fois de voir deux frères aussi différents de caractère que de visage, mais que dirait-on si l'on considérait attentivement les mœurs et les habitudes des oiseaux ? Est-il possible d'imaginer deux êtres plus semblables que nos deux espèces de perdrix, la rouge et la grise ? A peu près même taille, conformation identique, quelque différence dans l'habit, je l'accorde ; mais vraiment, même en y regardant de fort près, c'est le même oiseau.

Eh bien, il serait difficile de rencontrer deux volatiles de caractère plus opposé, de mœurs plus dissemblables. Autant la perdrix rouge est indépendante, dégagée de tous préjugés, égoïste, autant sa cousine germaine, la perdrix grise, est sociable et disciplinée. Le perdreau chaus-sé d'écarlate, suivant l'expression de Voltaire, se moque du champ où il est né comme d'une guine. Peu lui importe où il couchera, pourvu que dès le matin on y puisse courir librement dans la rosée, sans crainte des chiens et des pièges. La perdrix grise, au contraire, est une vraie patriote, elle ne s'éloignera jamais beaucoup du coin de plaine où elle a fait ses premiers pas. Jamais elle n'abandonnera ceux qui ont été couvés sous les mêmes ailes et avec qui elle a grandi. Dispersée un moment par le chasseur, la compagnie de perdrix grises n'attend qu'un moment d'accalmie pour se réunir.

Bien des fois, les soirs d'ouverture de la chasse, j'ai observé leur tactique. Dès que le bruit de la fusillade a cessé, on entend monter d'un sillon un timide *tirrr-tilt*, puis un silence, et ne s'agit encore que de savoir si quelque ennemi n'est point là, caché à portée de la voix. Ne bougeons pas. Le même chant se fait entendre, mais plus énergique cette fois, et s'arrête encore. Enfin, enhardi par le silence et le calme qui règne autour de lui, l'oiseau fait retentir son timbre à coups pressés et à pleine voix. C'est le père de famille, qui rappelle à lui toute la jeune troupe éparpillée : aussitôt, de tous les coins de la plaine, s'élèvent des cris semblables, mais plus faibles ; et si vous êtes bien caché et immobile, vous verrez accourir de tous côtés les perdreaux, montant et descendant les sillons. On dirait des boules lancées avec force. Tous se réunissent au chef de famille, et dans cet instant vous pourriez couvrir toute la compagnie avec un chapeau. On ronronne, on se congratule d'avoir échappé au danger ; mais hélas ! la joie n'est pas de longue durée et bien vite l'on s'aperçoit que beaucoup manquent au rendez-vous. La mère connaît très certainement le nombre de ses enfants : aussi ne cesse-t-elle de rappeler les absents, qui dorment maintenant leur dernier sommeil au fond des carniers. Jusque bien avant dans la nuit, elle parcourt seule la plaine, appelle et rappelle, se refusant à croire

que ses perdreaux sont partis pour ne plus revenir.

Au reste, dans toute cette race si nombreuse des gallinacés, les égoïstes font tache ; et les perdrix rouges et les cailles, ces vagabonds forcés, doivent être mis au ban de la famille. Voyez plutôt ces bons dindons, un peu niais peut être, — tout le monde ne peut avoir de l'esprit, — mais si bonnes bêtes ! Ce n'est pas eux qui laisseraient un de leurs frères affronter seul le danger. Dans l'Amérique du Nord, leur patrie, sur les rives du Mississipi et du Missouri, ces oiseaux entreprennent, à certaines époques de l'année, de longs voyages à la recherche des fruits des forêts. S'il se rencontre sur leur passage une rivière un peu large, les vieux mâles entraînent toute leur société sur quelque éminence des environs. Là, on délibère, on glougoute, on fait la roue, quelquefois pendant plusieurs jours : pensez que la chose est d'importance, l'aventure peut être périlleuse, si non pour tous, au moins pour les jeunes gens encore malhabiles à se servir de leurs ailes. Aussi le palabre dure fort longtemps, chacun prenant part à la discussion à tort et à travers. Enfin, si le temps est calme, on monte au sommet des plus grands arbres. *Glouc, Glouc* : c'est le chef de file qui donne le signal, et voici tout le monde parti vers la terre promise.

Ah ! les bonnes bêtes que les dindons ! Et comme l'Amérique a bien fait de les donner à l'ancien monde ! Mais comme l'ancien monde n'a pas voulu être en reste avec son jeune frère et comme en somme une politesse en appelle une autre, nous avons envoyé aux américains la pintade que nous avions nous-mêmes reçue d'Afrique. Or, il s'est passé là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, un fait assez singulier. Importée en Amérique à l'état d'animal domestique, la pintade n'a pas tardé à y reconquérir sa liberté : et la voici bel et bien aujourd'hui devenue citoyenne libre du Nouveau-Monde. Là encore il ne faut point hésiter à reconnaître que, si ces oiseaux ont pu prospérer et reprendre la vie sauvage, c'est uniquement à leurs instincts sociaux très développés qu'on doit l'attribuer. Vivant isolément, ils n'auraient pas tardé à succomber ; mais réunis par bandes de six à huit familles, composées elles-mêmes de quinze à vingt individus, ils peuvent déjouer la plupart des attaques qui sont dirigées contre eux, soit par les hommes, soit par les animaux. Il est, en effet, presque impossible à un ennemi de tromper la vigilance de cent à cent cinquante oiseaux attentifs et toujours sur leurs gardes.

Lorsque les pintades sont en marche au milieu des broussailles, ou dans les sentiers des forêts, elles ne courent point à l'aventure, l'une dépassant l'autre à chaque instant, comme font les perdrix et la plupart des autres oiseaux. Il est fort probable que leur société est organisée hiérarchiquement et qu'elles obéissent à un chef. Toujours

## PAS LE BON VERRE



Patrick. — Ça bat quatre as.

Bessie. — Quoi donc ?

Patrick. — Ils m'ont dit de fumer une vitre pour voir l'éclipse. Voilà une boîte d'allumettes que je brûle et ça ne prend pas. Ça ne doit pas être la bonne sorte de verre.

## FUTUR MINISTRE DES FINANCES



Paysanne, (qui a enjoint à son rejeton de vendre les œufs au marché vingt sous la douzaine. — Comment ! Tu n'as pu trouver à vendre tes œufs !

Martus. — Non, maman. Ils m'offraient vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq sous ; mais j'ai tenu au prix que tu m'avais dit : vingt sous.

est-il que ces oiseaux se suivent en longues files, à l'exemple des Indiens partant pour la guerre. Le chef s'arrête-t-il, toute la troupe l'imité. S'il signale à droite ou à gauche quelque objet suspect, tous les yeux se tournent de ce côté. On dirait un général d'armée, qui s'avance en pays ennemi et ne veut rien laisser au hasard de ce qui peut assurer la vie de ses soldats.

A l'état libre, les pintades se montrent extrêmement craintives. Elles ne peuvent supporter la présence d'aucun animal dans leur voisinage. Nous voyons les perdrix, les petites outardes et la plupart des oiseaux se laisser approcher sans peur par les troupeaux de moutons et de bœufs. Il n'en est pas de même pour les pintades : tous les animaux, quels qu'ils soient, leur inspirent en général une crainte plus grande que l'homme lui-même. Aussi les chasseurs de pintades se font-ils toujours accompagner d'un chien, qui, par ses allées et venues, effare et hypnotise, pour ainsi dire, ces malheureux oiseaux, au point qu'ils en oublient de fuir l'homme, leur plus grand ennemi. Au reste, lorsqu'ils se sont laissés disperser, ils agissent exactement comme nos perdrix, et en tardent guère à se réunir, sur un signal donné par les vieux mâles chefs de bandes.

Les pintades sont, en somme, des oiseaux insupportables aux autres, mais remplis de qualités domestiques indiscutables ; parmi tous les gallinacés, doués en général d'instincts de sociabilité très prononcés, elles se distinguent encore. Pourquoi faut-il qu'elles aient reçu en partage une voix si désagréable ! Car, il n'y a pas à dire, pour déchirer le tympan des honnêtes gens la pintade n'a pas de rivale. Cela lui nuit beaucoup ; mais avez-vous entendu quelquefois un concert nègre ? Si oui, vous conviendrez comme moi que, dans ce concours de tapage infernal, la palme revient encore à l'homme ; l'oiseau semble, malgré tout, suivre un rythme quelconque et avoir quelque vague idée de l'harmonie, au lieu que le nègre ne poursuit qu'un but : s'assourdir lui-même et exaspérer les autres. Soyons donc indulgents pour l'oiseau criard : la faute en est à sa patrie.

II. MARTIN DAIKVAULT.

## PALETOT REVERSIBLE

Jos de Larailerie. — Dis donc, tu as un paletôt qui ne m'a pas l'air flambant neuf ; pourquoi ne t'en fais-tu pas faire un autre ?

Sanslesou. — Mon tailleur ne veut plus me faire de crédit.

Jos de Larailerie. — Vas ailleurs, et fais le tourner à l'envers.

Sanslesou. — Penses-tu que mon paletôt a trois côtés ?

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## TROISIÈME PARTIE. — L'HÔTEL DES NÈFLES.

## V. — NOUVELLES ROUERIES.

(Suite)

En même temps que la lettre dont nous venons de citer la dernière partie, lettre écrite et mise à la poste par Roncevaux à Paris, — Denis en avait reçu une autre de son fidèle lieutenant.

Roncevaux lui rendait compte de ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour. Il lui parlait de la location de l'hôtel des Nèfles, location à laquelle il avait été déterminé par un plan très ancien, tombé par hasard entre ses mains, et lui révélant l'existence de souterrains inconnus des propriétaires actuels de l'hôtel. Il lui donnait des détails sur les travaux qu'il faisait exécuter, et il terminait en annonçant qu'une prochaine lettre lui ferait connaître le jour où tout serait disposé pour le recevoir.

Cette lettre ne se fit pas attendre, Denis et Marguerite partirent. Nous les avons vus descendre de la chaise de poste devant le perron de leur hôtel, et nous avons entendu le capitaine des chevaliers du poignard dire à son lieutenant, devenu son intendant : — Eh ! bonjour, monsieur de Roncevaux ! je suis enchanté de vous revoir !

A l'époque où se passent les faits que nous racontons, tout comme aujourd'hui, les Parisiens devenaient volontiers les hôtes assidus d'une maison brillante, dont une jeune et jolie femme leur faisait les honneurs. Il leur suffisait, et il leur suffit encore, que ceux dont les salons les amusent semblent nobles et paraissent riches. Ils ne vont au fond ni des papiers de famille, ni des titres de fortune.

Aussi, chaque jour, l'hôtel des Nèfles était-il le théâtre de fêtes brillantes auxquelles affluait ce qu'on est convenu d'appeler *tout Paris*. Madame la vicomtesse de Pessac faisait les honneurs de la maison avec une grâce infinie et avec les apparences de la gaieté la plus franche et la plus inépuisable. Et cependant, bien souvent, cette gaieté n'était qu'un masque. Bien souvent Marguerite pleurait en cachette, lorsqu'elle pensait à son père et à sa sœur.

Combien de fois n'avait-elle pas écrit à sa bien-aimée Mina !

Mais sa femme de chambre, Simone, qui avait été choisie et stylée par Roncevaux, obéissant à des ordres précis, n'avait jamais manqué de remettre à Denis les lettres que Marguerite la chargeait de porter à la poste.

On devine que ces lettres ne portaient point.

Aussi nulle réponse n'arrivait.

— Oh ! — murmurait alors tristement la pauvre Marguerite, — je suis oubliée ! . . . bien oubliée ! . . . Mon père m'a maudite ! . . . ma sœur ne se souvient plus de moi ! . . . ou s'en souvient pour me mépriser et me haïr ! . . . Qu'ai je donc fait, mon Dieu, pour mériter cela ?

Et Marguerite cachait sa charmante tête dans ses deux petites mains. Ses larmes coulaient, plus douloureuses, et elle aurait voulu mourir ! . . . Mais le soir il y avait bal à l'hôtel. Et comme Marguerite n'avait pas encore dix-huit ans, elle oubliait en dansant, ses chagrins et ses tristesses.

## VI. — LE CHEVALIER

Donc, ainsi que nous le disions au commencement du précédent chapitre, six mois s'étaient écoulés.

Ce soir-là, il y avait à l'hôtel des Nèfles une de ces fêtes somptueuses dont nous parlions tout à l'heure. Les salons regorgeaient de monde.

Ici, l'ivresse du bal et de la danse atteignait presque jusqu'au délire et mettait une sueur ardente au front velouté des plus jolies femmes de Paris.

Là, le jeu avait ses fidèles, ses héros et ses martyrs. L'or et les billets de caisse ruisselaient sur les tables de pharaon, de bassette et de lansquenet.

Ailleurs, une armée de valets s'occupaient des préparatifs d'un médianoche dont Lucullus, soupant chez Lucullus, aurait avoué le menu.

Enfin, quelques hôtes de la fête, — mais c'était bien la petite minorité, préféraient à tant de joies bruyantes le plaisir d'une causerie spirituelle et médisante. Dans ces aimables entretiens, où des esprits d'élite tenaient le dé de la conversation, on passait en revue la cour et la ville, on s'occupait de tous, des ducs et pairs, des poètes et des comédiens, des grandes dames et des grisettes, et de ces demoiselles de l'Opéra. Chacun apportait son bon mot, sa vive épigramme, ou

son anecdote leste et piquante. Or, ce soir-là, les causeurs étaient plus nombreux que de coutume dans le boudoir des tapisseries que nous avons, plus haut, décrit minutieusement, et dont ils avaient fait leurs galeries.

Le marquis d'Angennes, appuyé à la cheminée, parlait depuis longtemps déjà, et ses paroles suscitaient de grands éclats de rire, des marques d'étonnement, et parfois des exclamations d'incrédulité. A propos d'un fait qu'il venait de citer, une discussion s'engagea et devint bientôt assez vive, quoique sans sortir des bornes d'une parfaite urbanité. Au plus fort de cette discussion, Denis, ou plutôt le vicomte Raoul de Pessac, entra dans le boudoir.

— Eh ! mon Dieu ! messieurs, — s'écria-t-il en riant, — quel grave sujet vous anime ainsi, et n'y aurait-il pas urgence à vous mettre d'accord ?

— Si . . . si . . .

— Non . . . non . . . répondirent une douzaine de voix à la fois.

— Voulez-vous m'accepter pour arbitre ? — continua, toujours en riant, le maître de la maison.

— Oui . . . oui . . .

— Eh bien, alors, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit du chevalier, — répondit le marquis d'Angennes.

— Le chevalier ? — répéta Denis, — qu'est-ce que c'est que le chevalier ?

— Comment ! vous ne savez pas ?

— Ma foi, non.

— Vous n'avez jamais entendu parler du chevalier ?

— Je ne crois pas.

— Mais, c'est impossible ! . . . tout à fait impossible ! . . . A Paris, à Versailles, à la cour, à la halle et à l'Opéra, on ne parle que du chevalier.

— Raison de plus pour que je désire en entendre parler, — répliqua Denis en souriant.

— Eh bien, mon cher vicomte, le chevalier, c'est un voleur !

— Un voleur !

— Mon Dieu, oui ! — mais un voleur comme on n'en a jamais vu, — un voleur de bonne compagnie, spirituel et galant, enfin, un voleur gentilhomme.

— Gentilhomme, dites-vous ? On connaît sa famille ?

— Pas le moins du monde ; mais ses façons de procéder sont quelquefois tellement aristocratiques, qu'elles lui ont valu le surnom de chevalier.

— Mais enfin, ce prétendu gentilhomme, il vole ?

— Assurément, et beaucoup, mais je vous le répète, il vole d'une façon tellement spirituelle qu'on n'a vraiment pas le courage de lui en vouloir.

— Les amateurs d'esprit, peut-être, mais les gens volés ?

— Eux comme les autres.

— Mais la police ?

— La police ! il s'en moque pas mal de la police ! Jamais le chevalier ne sera pris ; il est invisible, introuvable, insaisissable, il est, en même temps, partout et nulle part, il voit tout, il sait tout, et, dans le peuple, on affirme, mais tout bas, que ce gentil voleur a le diable pour allié.

— Oh ! oh ! murmura Denis, — voici qui me paraît un peu fort !

— Ah ! dame ! mon cher, vous savez le proverbe : *La voie du peuple est la voie de Dieu ! . . . Vox populi, vox Dei !*

— Ainsi vous croyez à ces bruits absurdes ?

— Quant au traité avec messire Satan, non pas, mais quant au reste, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Eh bien ! mon cher marquis, permettez-moi d'être d'un avis contraire au vôtre.

— Comment ! vous niez que le chevalier existe ?

— Oui, jusqu'à preuve contraire.

— Mais les preuves abondent !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Pardieu ! . . . et je puis vous les donner.

— Donnez-les donc, et si elles me paraissent convaincantes, je me rendrai à l'évidence.

— C'est que je suis forcé de recommencer le récit que je faisais tout à l'heure à ces messieurs.

— Cela ne fait rien, — répliquèrent tous les auditeurs d'une seule voix ; — recommencez, marquis, recommencez, nous écoutons.

— Vicomte, — dit alors M. d'Angennes en s'adressant plus spécialement à Denis, — vous connaissez la marquise de Tavannes ?

— Parfaitement ; c'est une des plus jolies femmes de la cour.

— Vous savez qu'elle est aussi charitable que belle ?

— Tout le monde le dit, et je fais comme tout le monde.

— Son hôtel est gardé par une armée de laquais et par un suisse incorruptible, et plus vigilant que le mythologique Cerberus ; ses bijoux et son or sont renfermés dans un coffre-fort d'une parfaite élégance, mais d'un poids énorme et d'une solidité à toute épreuve ; la voler semblait donc la chose impossible ; et cependant on la vola.

— De quelle façon ?

— Écoutez et admirez. Le chevalier, tandis que le carrosse de la

marquise l'attendait à l'Opéra, trouva moyen de se suspendre sous la caisse même de ce carrosse, au moyen de deux lanières de cuir, habilement vissées, et dont l'une soutenait ses pieds, et l'autre sa tête. Il entra donc triomphalement dans l'hôtel et fut conduit sous la remise, où certes, personne ne soupçonnait sa présence. Là, il quitta sa première position, qui devait être effroyablement incommode, et il se cacha dans une vieille berline dont on ne se servait plus depuis longtemps. Pendant deux jours et deux nuits, il attendit, ne vivant que de chocolat qu'il avait apporté.

—Je vous demande pardon si je vous interromps,—dit alors Denis,—mais comment diable a-t-on pu savoir tous ces détails ?

—Vous le verrez tout à l'heure,—répliqua M. d'Angennes.

Puis il reprit : Enfin, la troisième nuit, la marquise sortit pour aller au bal chez la princesse de Soubise, sa cousine ; les domestiques se réunirent dans la loge du suisse pour y faire un gain, et le *chevalier*, trouvant sa belle, pénétra dans l'intérieur de l'hôtel, ouvrit le coffre-fort avec une incompréhensible habileté, y prit un érin, une somme de dix mille livres, retourna sous la remise, et le lendemain quitta l'hôtel en employant le même moyen qu'il avait mis en œuvre pour y entrer.

—C'est fort ingénieux,—répondit le faux vicomte de Pessac,—mais je doute fort que madame de Tavannes ait trouvé dans le procédé de notre voleur cette galanterie de bon goût dont vous parliez tout à l'heure.

—Attendez donc. . . je n'ai pas fini. Le lendemain, la marquise s'aperçut du vol. Grand émoi dans la maison ; le lieutenant de police envoya ses plus fins limiers : ils ne comprirent absolument rien à ce qui s'était passé, et toute leur habileté échoua devant les ruses de l'adroit filou. Ils conclurent seulement que le voleur devait être un des domestiques. Mais lequel ? Ils ne savaient. Le soir même, quelques amies de madame de Tavannes étant venues lui apporter leurs compliments de condoléance, elle leur répondit à peu près ceci :

—Je suis désolée de ce qui vient d'arriver, pour trois raisons : la première, c'est que je me vois forcée de renvoyer mes gens, en qui j'avais toute confiance ; la seconde, c'est que la parure soustraite me venait de ma mère, et qu'à cause de cela j'y tenais beaucoup ; la troisième, enfin, c'est que les dix mille livres volées étaient destinées par moi à soulager bien des infortunes, et que les pauvres en souffriront. . .

Le lendemain, de fort bonne heure, un inconnu apportait pour la marquise un petit paquet, accompagné d'un billet.

Elle rompit le cachet, et lut ce qui suit :

“ Madame la marquise,

“ Ne renvoyez pas vos gens, ils sont parfaitement innocents.

“ Voici comment je me suis introduit dans votre hôtel. . . ”

Suivait le détail des faits que je viens de vous raconter,—interrompit M. d'Angennes.—Puis le billet reprenait :

“ A Dieu ne plaise que je songe à vous priver d'une parure à laquelle vous attachez un souvenir qui, pour une âme comme la vôtre, doit être bien cher.

“ Quant aux dix mille livres, madame la marquise, je croyais, en les prenant, ne vous enlever qu'un peu de votre superflu.

“ Je sais maintenant à quel usage vous destiniez cette somme.

“ Loin de moi la pensée de détourner cet argent d'un si noble emploi.

“ Je vole souvent les riches, mais jamais les pauvres.

“ Acceptez donc mon humble restitution, et daignez, madame la marquise, m'associer à vos bonnes œuvres.

“ Dans cet espoir, j'ai l'honneur de me dire, avec un respect passionné, le plus humble et le plus obscur de vos serviteurs.

“ LE CHEVALIER.”

Madame de Tavannes, stupéfaite, comme bien on pense, de cet étrange billet, se hâta d'ouvrir le petit paquet.

—Que contenait-il,—demanda Denis avec l'apparence d'une vive curiosité.

—Il contenait,—répondit M. d'Angennes,—d'abord la parure, puis vingt mille livres, c'est-à-dire juste le double de la somme qui avait été volée ! . . . Eh bien ! vicomte, qu'en dites-vous ?

—Ma foi,—répliqua Denis,—je dis que si le fait est vrai, votre voleur me paraît un homme d'assez bonne compagnie, et que le procédé est délicat.

—Oh !—reprit M. d'Angennes,—cette anecdote n'est pas la seule que je puis vous conter au sujet du chevalier, et si vous n'êtes point lassés de m'entendre. . .

—Parlez. . . parlez ! . . . —répondirent en même temps Denis et tous les autres auditeurs.

M. d'Angennes s'inclina et continua :

—Vous savez que M. le lieutenant-général de la police du royaume a la prétention, plus ou moins justifiée, d'être le plus habile magistrat du temps passé, présent et à venir. C'est assez vous dire que les exploits de cet introuvable chevalier sont le cauchemar de son

existence, et que le plus beau jour de sa vie serait celui où il pourrait voir rouler en place de Grève le hardi et mystérieux voleur. Mais vainement il a doublé ses brigades et stimulé, par tous les moyens possibles, le zèle et l'activité de ses ténébreux agents, ses combinaisons les mieux ourdies n'amenèrent pas le plus petit résultat.

Enfin, le mois passé, en désespoir de cause, il imagina de promettre une récompense de vingt-cinq mille livres à celui qui lui donnerait un renseignement quelconque, propre à lui faire mettre la main sur l'insaisissable voleur.

Vingt-cinq mille livres ! la somme était ronde ! le chevalier devait avoir des complices, et, pour trouver des Judas, il n'est pas toujours besoin de les payer si cher !

Je dois ajouter que M. le lieutenant de police avait, en outre, promis grâce pleine et entière au délateur, quel qu'il fut et de quelques méchantes actions qu'il se fut rendu coupable.

Peu de jours après que l'annonce de cette prime eut été répandue dans le public, un petit vieillard se présenta à l'hôtel du lieutenant de police, et demanda une audience. Ce petit vieillard était vêtu d'une houppelande verte, fourrée de peau de renard bleu et garnie de galons et de brandebourgs en or quelque peu terni. Un petit chapeau lampion couvrait sa perruque soigneusement poudrée. Il était chaussé de bus de soie noire et de souliers à larges boucles d'argent. Il marchait avec quelque difficulté et s'appuyait, en marchant, sur une longue canne à pomme d'or. Son visage, aussi ridé qu'une pomme de reinette trop mûre, avait dû être fort agréable jadis ; ses yeux, singulièrement brillants, conservaient, malgré l'âge, une expression spirituelle et animée.

On le conduisit au premier secrétaire, qui lui demanda ce qu'il voulait.

—Je voudrais, répondit-il, parler à monseigneur le lieutenant de police.

—Pour affaire de service ?

—Précisément.

—Ne pouvez-vous me dire de quoi il est question ?

—J'aurai l'honneur de le dire à monseigneur lui-même.

—C'est que monseigneur est occupé et ne peut vous recevoir.

—Vous en êtes sûr ?

—Parfaitement sûr.

—Alors j'aurai l'honneur de revenir un autre jour.

—Un autre jour, ce sera comme aujourd'hui.

—Monseigneur est donc toujours occupé ?

—Toujours.

—Il faudra cependant bien que je le voie, pour toucher les vingt-cinq mille livres.

—De quelles vingt-cinq mille livres parlez-vous ?

—Eh ! pardieu, de celles qui sont promises à qui fera trouver le fameux *chevalier*. . .

—Le secrétaire fit un brusque haut-le-corps.

—Est-ce donc au sujet du *chevalier* que vous désirez entretenir monseigneur, s'écria-t-il.

—Vraisemblablement.

—Et, qu'avez-vous à lui apprendre ?

—J'ai le plaisir de vous répéter que j'aurai l'honneur de le lui dire à lui-même. Mais s'il est occupé, ainsi que vous me l'affirmiez tout à l'heure, je serais désespéré de le déranger, et je reviendrai.”

Le secrétaire s'était levé.

—Attendez un instant, je vous en prie, monsieur,” dit-il au vieillard.

Et il sortit de son cabinet.

Le vieillard, aussitôt qu'il se trouva seul, fit un mouvement d'épaules qui signifiait :—Allons donc ! . . . j'en étais bien sûr ! . . .

Au bout de trois ou quatre minutes, le secrétaire revint.

(A continuer.)

---

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D. *Mon cher Monsieur*.—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme tous sait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérébenthine et je m'en suis toujours bien trouvé : dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.

## A PROPOS DE CHAMPIGNONS

J'assistais, un soir, à un dîner où l'on servit des cèpes envoyés de Bordeaux à l'amphitryon...

— Mon cher, me dit-il d'un air indifférent, vous allez—vous qui êtes versé dans les moindres détails culinaires,—vous allez me fournir un renseignement... Le champignon se réchauffe-t-il? Et, réchauffé, est-il aussi bon qu'à sa première apparition sur la table?

J'ignorais absolument la chose,—mais ne voulant point être pris de court :

— Il est encore meilleur, fis-je d'un ton capable.

Ma réponse fut presque étouffée par les exclamations louangeuses des autres convives se récriant sur le goût exquis et le fin fumet des cryptogames gascons... Je remarquai qu'en dépit de ce concert d'éloges, le maître de la maison n'avait pas touché au plat universellement encensé, et qu'il avait fait signe à son maître d'hôtel de venir lui parler. Après lui avoir chuchoté deux mots à l'oreille, il s'était remis au courant de la conversation.

— Ma question de tout à l'heure était intéressante, m'avoua-t-il à la fin du repas. Dans ma jeunesse, j'ai failli succomber à un empoisonnement causé par des rognons sûtés, c'est pourquoi je me suis fait mettre de côté le reste des champignons. Demain matin, je m'en régalerai, l'esprit calme, et ma gourmandise affranchie de toute terreur... Car s'il survient, cette nuit, la moindre colique à mes invités, j'en serai averti et je m'abstiendrai.

Et voici maintenant le coup de la belle-mère : Un gendre opérait sur sa belle mère des essais du même genre—jusqu'au jour où celle-ci, s'étant aperçue du manège, simula un grave malaise.

Comme, au fond, ce gendre n'avait pas l'âme féroce, il était fort ennuyé et se sentait déjà la conscience chargée d'un trépas prémédité. De son côté, la rusée belle-mère, gigotant sur un sofa, exagérait ses tranchées, poussait des cris déchirants, réclamant sa fille, ses petits-enfants et les secours de la religion.

Tout d'un coup, elle feignit une prostration terrible, un affaïssement final :

— J'allais oublier le notaire ! fit-elle d'une voix blanche... Henri, avant d'aller chercher tout ce monde, approchez-vous et écoutez-moi.

Henri, auquel ses remords avaient ravi l'usage de ses jambes, demeurait planté devant la malade.

— Approchez-vous, insista-t-elle.

Il vint tomber plutôt que s'asseoir sur un fauteuil, à la tête du canapé. La main de sa belle-mère s'empara de la sienne :

— Donnez-moi votre oreille... plus près, plus près encore, je n'ai pas la force de vous dire que...

— Que?...

— Votre cuisinière fait les cèpes à merveille... Elle y met peut-être un peu trop d'ail et pas assez de persil... A part ça...

Et la dame, éclatant de rire, descendit prestement de sa couche, pour ébaucher, sous le regard abruti du pseudo-criminel, le pas d'un menuet du temps de Louis XII!

(Figaro.)

MARX.

## SURSUM CORDA

## AU CIMETIÈRE

Passant que viens-tu chercher là ?  
Des morts endormis sous la mousse,  
Où l'âme, vision plus douce ?  
Sursum corda.

Seule aujourd'hui, toi qui viens là,  
Femme, de longs crêpes voilée,  
Plus loin que le froid mausolée,  
Sursum corda.

Va, pauvre mère, il n'est plus là  
Le chérubin que tant tu pleures,  
Vers les éternelles demeures  
Sursum corda.

Enfants qui venez prier là,  
Près d'une trop chère déponille,  
Si de larmes votre œil se mouille  
Sursum corda.

Mais la douleur est toujours là.  
Qu'on soit épouse, enfant ou mère.  
Car elle est fille de la terre.  
Sursum corda.

J. T.

## CE QUE C'EST QU'UNE MAUVAISE HABITUDE!

Louis.—Tu sais que Gustave s'est remis à fumer ?

Alphonse.—Non ; vraiment ?

Louis.—Oui, il est mort hier soir.

## DIFFICILE A DÉCOUVRIR

Pat.—Dis moi pourquoi les Américains ont fêté Christophe Colomb le douze Octobre, quand il a débarqué de son navire le onze.

Mère.—Christophe Colomb est débarqué le onze mais il n'a découvert l'Amérique que le douze.

## Un Breuvage Délicieux et Fortifiant

## LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOULLOT, MONTREAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 31 JANVIER,  
Après-midi et soir.)

LA FAMEUSE ACTRICE INDIENNE

## CO-WON-CO-MOHAWK

Dans le Grand Drame Equestre

## THE INDIAN MAIL CARRIER

Excellente compagnie, jolis Costumes et Décors,  
Chevaux admirablement dressés, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE CLEMENCEAU CASE.

## QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

Cette semaine, matinée, mercredi et samedi

BIENVENUE AU FAVORI DE MONTREAL

## JACK GILMOUR

Assisté d'une troupe d'Acteurs renommés ayant remporté les plus grands succès sur la scène anglaise et américaine

## "DARTMOOR"

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.  
Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

## CANADA SUPPLY CO.

UNE INGÉNIEUSE INVENTION

Il vient de se former en cette ville une société tout à fait utile et originale. Elle porte le nom de "Canada Supply Co." et a ses bureaux dans la rue St Jacques, No 54. M. J. P. Coutlée en est le gérant.

C'est une espèce de loterie qui permet de faire de s'économiser sans que l'on s'en aperçoive. On paye un dollar par semaine. Le tirage a lieu tous les mardis. Si vous êtes heureux au premier tirage vous avez droit à un prix de \$35 en marchandises. Si au bout de trente-cinq semaines vous n'avez pas été heureux à aucun des tirages, vous avez en marchandises pour la valeur de votre argent.

Vous pouvez choisir indifféremment un habitement ou un pardessus fait sur commande, une montre en or, un moulin à coudre, un set de chambre, un set de salon, un set à dîner, des étoffes à la verge, etc. Voici comment se fait le tirage :

L'on prend trente-cinq petites billes en marbre portant les numéros de trente-cinq contrats ; on les met dans une boîte qui est ensuite fermée. Après avoir bien agité la boîte, on ouvre une petite porte (suffisante tout au plus pour permettre d'y introduire la main) pratiquée dans le couvercle de la boîte ; une des personnes présentes est appelée à faire le tirage, et la bille qui sort, dont le numéro correspond à celui qui se trouve sur un des contrats, donne droit au signataire de ce contrat au prix de trente-cinq piastres en marchandises.

Voici une invention ingénieuse qui mérite d'être encouragée.

Le public est invité à assister au tirage qui a lieu tous les mardis soirs à 8 heures précises.

# VIN de VIAL

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le **Tonique** le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes, **Chlorose**, **Phtisie**, **Dyspepsie**, **Gastrites**, **Age critique**, **Epuisement nerveux**, **Débilité** résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÊMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**A. LEOPRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHELBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct



#### MANQUE DE SOMMEIL GUERI. 12

J'éprouve du plaisir à rendre ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." E. FRANK, Pasteur, St-Sévérin, Keylerton, P. O., Pa.

#### INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.

WELLSVILLE, N.Y., 12 mars 1891.

C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai eus du Tonic Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, je n'obtenais pas de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonic et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis contente d'être guérie. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.

EMMA A. BURKE.

#### GRATIS

Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.

A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

### OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

### LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

### HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifique feuilleton à bon marché

10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton à sensation,

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publié, contenant 88 pages grand format

SE VEND 10 CENTS SEULEMENT

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents, 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pouxmons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARRON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

### A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.
- LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dispenser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

25,000 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.



**REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR**

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, efficient. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

### PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York